

SOUVENIRS DE L'ALHAMBRA

EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE D'OCTOBRE

(Suite et fin)

IV

AÏXA ET ZORAYA



INGT-NEUF ans s'étaient écoulés depuis les faits que nous avons racontés au sujet des Abencerrages et l'avènement de l'excellent roi Ismaël au trône de l'Andalousie (1). Ce prince lui-même dormait déjà depuis longtemps près des cendres de ses aïeux au

fond des jardins du Généralif, quand Muley-Hassem, son fils et son successeur, amena, par les incidents que nous allons esquisser, la chute du florissant Etat de Grenade, dernier boulevard de la puissance du croissant en Espagne.

Les chroniqueurs s'accordent tous à montrer dans Muley-Hassem un prince brave, aimant la guerre, doué de talents remarquables, et joignant aux avantages extérieurs un esprit vif, aventureux, et une imagination romanesque. En 1482, en vertu de la liberté qu'il tenait des lois musulmanes, il se décida à répudier sa femme et en même temps sa parente, la célèbre sultane Aïxa. Le grand vizir Aben-Hamet reçut la mission difficile d'instruire la princesse disgraciée de sa déchéance définitive et de l'exil que lui imposait son époux.

Mère de l'infant Boabdil, Aïxa, surnommée *la Horra* (2), avait, à défaut de beauté, une rare pénétration, une profonde habileté, une fermeté héroïque et toute virile. Absolue dans ses volontés, altière dans son port et dans ses paroles, elle imposait aux courtisans et à Muley-Hassem lui-même. Ce prince était las désormais de porter le joug d'une femme et de soutenir contre elle une lutte

où il n'avait pas toujours l'avantage. Dès que la hautaine princesse n'avait plus pu dissimuler le dé-laissement auquel elle était réduite, elle avait quitté d'elle-même les appartements somptueux qu'elle occupait dans l'Alcazar, et, sans abandonner pour cela le mont du Soleil, elle avait choisi pour retraite le palais enchanté de Darlaroca. Là, les membres de sa tribu, ses amis et quelques seigneurs dévoués à ses intérêts lui avaient formé une cour, profondément hostile au roi et toujours en défiance contre ses actes. Elle y vivait au milieu d'eux en un continuel soupçon des extrémités auxquelles ce prince pourrait se porter envers elle, soit une éclatante séparation, soit quelque détermination plus décisive et plus à craindre, telle qu'en autorisaient les usages et l'absolutisme des souverains chez ces peuples orientaux.

Ce sont les murs de ce palais où se retranchait la Sultane et ouvert à ses seuls fidèles, qu'Aben-Hamet devait franchir pour lui intimer malgré elle-même l'ordre dont il était porteur; mais l'accès en était difficile; il fallait pour y pénétrer se présenter à l'improviste, ne pas laisser à Aïxa le loisir de prendre la fuite ni de transmettre aucun signal à qui que ce fût, car le moindre appel de secours pouvait allumer le flambeau de la sédition dans Grenade et soulever tout le royaume. Aussi, pour prévenir sa fuite, le prudent vizir garnit secrètement de troupes les palais du Généralif et des Alijarès, voisins de celui de Darlaroca, ceignit d'un cordon de soldats la base du *cerro del Sol*, et fit garder tous les passages; puis, pour n'inspirer nul soupçon, revêtit un costume simple et ne se munit d'autres armes que du cimenterre damasquiné que les musulmans ne quittent jamais; ensuite il s'achemina à cheval et sous les rayons du midi vers le palais de la Sultane, sans autre suite qu'un esclave d'un dévouement éprouvé.

Le palais de Darlaroca, enseveli dans ses jardins et qui n'a laissé nul vestige, occupait l'un des pla-

(1) Voir notre numéro de Novembre dernier.

(2) Mot arabe qui signifie « pleine d'honneur et de vertu. »

teaux les plus élevés de la montagne du Soleil, et était aussi étroitement clos qu'une forteresse. Aux coups redoublés que frappa l'esclave noir du vizir, rien ne remua, rien ne répondit. L'esclave ne se lassant pas, un More présenta enfin avec précaution sa tête au guichet : « Qui est-ce qui ose frapper de la sorte et faire ce bruit ? dit-il d'une voix courroucée sans apercevoir le vizir, complètement dissimulé par l'esclave noir. »

— Message du roi ! dit *Aben-Hamet* en se démasquant tout à coup.

Le More hésita, disparut, commenta quelques instants en lui-même ce mot magique et redouté, puis la lourde porte de fer tourna lentement sur ses gonds. Le seuil franchi, *Aben-Hamet* vit devant lui une grande cour solitaire, et plus loin de vastes jardins déserts et muets. « On m'a aperçu, » se dit-il, et il marcha sans hésiter vers le pavillon d'Aïxa. Près d'une nappe d'eau, il rencontre un piquet de gardes éparpillés et occupés diversement avec une négligence suspecte ; deux d'entre eux, sans doute aux aguets, semblaient profondément absorbés par la pêche.

« Lequel d'entre vous, leur dit-il, est le commandant ? »

- Moi-même, répond fièrement le caudillo (1).
- Annonce donc à Aïxa le grand vizir *Aben-Hamet*, porteur d'un message du roi.
- La Sultane n'est point chez elle.
- Où pourrai-je la rencontrer ?
- Je l'ignore.
- Soit : je saurai la découvrir. »

Et le vizir double le pas dans la direction des cours intérieures. Les officiers et les soldats se regardèrent interdits ; sans ordres précis, ils n'osèrent arrêter le noble émissaire, mais quelques-uns se détachèrent et purent à grand-peine prévenir à temps la Sultane de l'arrivée et de la contenance déterminée du vizir.

L'altière Aïxa présidait à cette heure même un conseil secret tenu par ses plus chers amis et les chefs Zégris les plus influents et les plus habiles. Ce qui avait transpiré des projets du roi à son sujet les inquiétait tous, et la reine se préparait à toute éventualité. A l'annonce de la brusque approche d'*Aben-Hamet*, nul ne douta que la vie de la princesse ne fut menacée. On connaissait, dans cette cour, les exécutions soudaines du sabre et les trahisons du poignard. Un seul cri partit donc de toutes les bouches :

« Fuyez ! lui disaient ses fidèles, ou du moins souffrez que nous demeuriions ; si les intentions du roi sont hostiles, nos corps seront votre rempart. »

Mais Aïxa fut inflexible ; elle voulut recevoir seule l'envoyé de *Muley-Hassem*. Rien cependant ne put empêcher les Zégris de se retrancher, invisibles, derrière les longues tentures de soie qui tapissaient l'appartement. Ils y restèrent, l'œil ardent, retenant jusqu'au moindre souffle, la main tourmentant la poignée de leurs cimetières, prêts à tomber comme l'éclair entre la Sultane et le coup qui l'eût menacée. — Du fond de la salle royale, pendant ces

courts moments d'attente, l'infant *Boabdil*, assis sur des almodôns (1) et à peine convalescent, cherchait dans les yeux de sa mère un signe ou l'expression d'un ordre. En ce moment, on aperçut le grand vizir dans la large avenue de myrtes qui menait au perron d'honneur. Alors s'avança la Sultane, calme, glacée, majestueuse, et d'un geste dominateur, sans daigner proférer un mot, elle interdit au téméraire l'approche du seuil révéral.

Tout autre que l'*Abencerrage* se fut senti déconcerté, mais nulle émotion de ce genre n'atteignait cette âme de bronze. Il fit encore quelques pas, et, aussi fier, aussi froid qu'elle et avec la solennité d'un ambassadeur :

« Le roi de Grenade, dit-il, te fait savoir sa volonté. Tu cesses d'être son épouse ; et son ordre est qu'avant ce soir tu aies quitté cette ville et ses environs. »

Le front d'Aïxa s'empourpra du feu de la honte à cet affront immérité. Elle comprima cependant l'indignation qui l'étouffait, et ne permit à son visage aucun indice d'émotion.

« Retourne vers ton maître, répondit-elle au grand vizir, et dis-lui ceci en mon nom : La fille de celui qui naguère a brisé des rois (2), accepta ta main sans en être vaine et y renonce sans regret. »

Aben-Hamet allait répondre ; mais Aïxa, se détournant avec un suprême dédain, était allée vers *Boabdil* ; elle l'aïda à se lever :

« Courage, mon fils, lui dit-elle, et guéris ; le ciel fera justice ; quant à présent, la terre est vaste et ne manquera pas d'asile pour nous. »

Puis, emmenant le jeune prince, la Sultane, d'un pas royal, gagna les salles intérieures où personne n'était admis. Le grand vizir, silencieux, ne put refuser un regard admiratif à cette retraite. « Grand cœur ! » murmura-t-il tout bas ; et reprenant l'allée de myrtes, il redescendit, tout rêveur, vers le quartier de l'*Alcazar*, où l'attendait *Muley-Hassem*.

Peu de jours après le divorce, le salon des Ambassadeurs (3) fut témoin du mariage du roi de Grenade avec une jeune captive castillane, dona Isabelle de Solis, née dans la religion chrétienne, jetée en bas âge à sa cour par le sort des guerres, élevée par les princesses elles-mêmes, et dont la splendide beauté lui avait valu dans Grenade le nom d'*Etoile du matin*, *Zoraya* (4). Cette femme extraordinaire, à laquelle les chroniqueurs prêtent un caractère doux, timide et inoffensif, quitta pour les splendeurs du trône et les pompes de l'*Alcazar* la tour adossée au rempart d'enceinte de l'*Alhambra*, dont les ruines gardent encore le nom de *Tour de la Captive*.

(1) Coussins bordés et brodés d'or, sur lesquels les Orientaux s'accroupissent dans l'intérieur de leurs maisons.

(2) *Osmïn*, intrépide Zéгри et père de la sultane Aïxa, avait détrôné le roi de Grenade *Mahomet*. *Aben-Nazer* et défait les deux infants de Castille don *Pèdre* et don *Juan* dans la sierra d'*Elvire* où ils périrent l'un et l'autre, et qui fut appelée depuis *sierra des Infants*.

(3) Salle magnifique et renommée, au rez-de-chaussée de la tour de *Comarès*, dans l'*Alcazar* de l'*Alhambra*.

(4) *Isabelle de Solis*, qui prit à la cour de Grenade le nom de *Fatime*, et qui fut surnommée *Zoraya* par les Mores, était fille de *Sanche Ximénès de Solis*, alcade ou gouverneur de *Bexmar*, ou selon d'autres chroniqueurs, gouverneur de la *Higuera de Martos*.

(1) Homme de guerre chez les mores.

Elle y avait vécu longtemps dans la solitude, n'ayant d'autre société que celle de ses femmes morès. Elle dut regretter plus tard, à travers sa vie agitée, cette retraite, recueillie, abritée sous de beaux ombrages, et qui, dans ces murs crénelés, recélait le plus poétique et le plus charmant des asiles. Les années qui passèrent sur ce mariage sans attédir l'affection du roi moro pour Zoraya, ne purent assoupir non plus le ressentiment de l'épouse répudiée. Aïxa garda d'autant plus vivant le souvenir de cet outrage, que Muley-Hassem sembla préférer les deux infants Cad et Nazar, nés de son union avec Zoraya, à son fils aîné Boabdil, maintenant âgé de vingt ans. Craignant qu'il ne l'exclût du trône, Aïxa résolut de l'y faire asseoir du vivant même de Muley. Profitant d'une expédition qui tenait le roi éloigné (1), elle se concilia les Abencerrages et fomenta une sédition. A son retour dans l'Alhambra, Muley-Hassem apprend que tout ferment dans Grenade. Les plus puissants agitateurs, Aïxa et Boabdil, sont d'abord saisis par son ordre et enfermés dans la tour de Comarès. Il s'environne après cela des tribus demeurées fidèles, et parcourt la ville à cheval; le flot intimidé recule, et une tranquillité temporaire se rétablit dans la cité. Pendant ce jour et ceux qui suivent, le roi ne perd pas un moment: il écrit à ses alliés et surtout au roi de Maroc: — « Envoyez-moi, lui disait-il, un nombreux renfort de vos Mores, ces hardis enfants du désert qu'aucun danger ne fait pâlir. » En attendant, les femmes d'Aïxa se répandaient toutes les nuits dans les jardins des Aljaraès, tantôt profitant des moments où un nuage passager voilait la clarté de la lune, tantôt suivant dans les fourrés les sentiers à peine tracés qu'avaient ouverts les bêtes fauves. S'arrêtant au plus léger bruit, étouffant sur les gazons celui de leurs pas, elles se réunissaient enfin au pied de la tour et en obtenaient aisément de la sentinelle l'entrée secrète. Par ces moyens, se poursuivait, entre Aïxa et ses amis agissant pour elle à Grenade, la trame qui devait lui rendre la liberté et faire proclamer Boabdil. — Une nuit, à peine introduites, ces femmes croient avoir pris toutes les mesures, et jaugeant l'instant favorable pour l'évasion, s'aperçoivent avec terreur que les captifs n'ont point d'échelle ni aucune possibilité de s'en procurer. A l'instant même elles dépouillent leurs voiles de gaze lamée, leurs écharpes de grenadine, déroulent les tissus de prix dont se composent leurs turbans et les assemblent bout à bout, puis tressent solidement ces bandes souples et moelleuses et en confectionnent un câble; l'une de ses extrémités est fixée à la colonnette d'une fenêtre en ogive près de la région des créneaux; l'autre bout, lancé dans l'abîme, atteint au fond du précipice la base de l'escarpement.

C'était l'heure où tout est muet et où la nature entière semble assoupie; de légers nuages flottaient au ciel et amortissaient le rayonnement de l'astre des nuits. Alors la vaillante Aïxa apparut dans l'encadrement de l'étroite et haute lancette, voulant essayer la première tous les dangers de la descente sur ce pont débile et tremblant. Au moment où elle

(1) L'un des trois sièges d'Alhama, tous trois désastreux pour les Mores.

se suspendait sur le gouffre sans autre soutien que le tissu vacillant qu'elle avait saisi: « Courage, mon fils, dit-elle à l'enfant beaucoup moins intrépide qu'elle; ne regarde que la couronne qui t'attend au pied de la tour. » Un silence anxieux suivit. Au bout de quelques minutes qui parurent autant de siècles à leurs amis, les deux fugitifs atteignirent sans accident le fond de l'abîme. Boabdil fut reçu dans les bras des Abencerrages, détachés du parti du roi par une suite d'incidents que nous ne dirons point ici, et cachés au pied de la tour dans des massifs épais d'arbustes. La Sultane, encore émue des dangers courus par son fils, ne put dire que ces seuls mots: « A notre palais de Grenade! »

Alors recommença pour eux une descente plus facile mais non moins périlleuse que la première. Il fallut gagner à la file les racines de la montagne et le rivage du Darro par des sentiers en précipice cachés sous les traînes des ronces et des pervenches étoilées. Mais des dévouements à l'épreuve leur avaient organisé des secours: sur le parcours qu'ils devaient suivre étaient échelonnés des Mores chargés de leur montrer la voie et de les avertir des pas difficiles. Immobiles, couchés sur le sol par prudence et n'usant que du langage des signes, ces serviteurs silencieux leur furent des points de repère et des guides intelligents dans ces labyrinthes sauvages remplis d'ombres et de rochers.

On put respirer un instant à mi-chemin pendant la descente. On fit halte sous un délicieux bosquet de noisetiers et d'amandiers, au bord d'une source d'eau vive qui, de son bassin naturel, s'échappait en murmurant parmi la mousse et les cailloux: site riant et poétique qui a gardé ses embellissements, et qui, sous le nom pittoresque de *Fontaine des Couardiers*, réunit encore aujourd'hui, au retour de chaque printemps, des flots de promeneurs et d'artistes venus de tous les points de Grenade. De là, l'essaim fugitif gagna le bord de la rivière et franchit le pont vacillant qu'on appelle *Puente quebrado* (4). La grande route de Guadix s'ouvrait alors devant leurs pas; des chevaux les y attendaient, et aussi prompts que des gazelles les emportèrent à Grenade.

Boabdil fut proclamé roi cette même nuit, et l'aurore, en venant rougir les hauts sommets de l'Alhambra, vit Muley-Hassem déchu de son trône.

Il y remonta peu après. Nous n'avons pas à suivre ici les vicissitudes de cette lutte où la couronne passa souvent de l'un à l'autre prince, et nous revenons à Muley-Hassem, vieilli par ces agitations et hors d'état de se défendre, au moment où un troisième compétiteur, son frère El Zagal (le vaillant), s'étant emparé de l'armée et des fortresses voisines sous ombre de le secourir, marcha tout à coup vers Grenade après s'y être fait lui-même proclamer roi (2).

El Zagal fit son entrée dans la ville avec un appareil guerrier et alla tout droit s'installer, lui et sa

(1) Pont brisé.
 (2) D'autres historiens disent que Muley-Hassem, lassé d'agitations et de guerres, avait appelé lui-même son frère El Zagal de Malaga, dont il était wali, pour lui résigner sa couronne.

suite, dans l'Alhambra. Muley-Hassem, le front pâle, vint le recevoir sur le seuil, le salua et l'embrassa.

« Aujourd'hui, lui dit le vieillard, expient pour moi les longs jours de mes tristes vicissitudes, aujourd'hui mon règne finit. Puissent les destins être plus heureux sur le trône, et puisse-je trouver moi-même dans de solitaires retraites la paix bannie de ces murs depuis si longtemps ! »

Ayant dit, il se retira, écrivit à son épouse Zoraya, à ses deux fils les infants Cad et Nazar; et faisant charger sur deux mules une partie de ses trésors, il se dirigea vers Illora et de là vers Almunaçar, plus éloignée de la frontière et plus favorable au repos, seul bien auquel il aspirait, infirme comme il se trouvait, et déjà penché vers la tombe. Mais sa vie était épuisée; il fallut, au bout de deux mois, le transporter à Mondujar, château fort situé dans une vallée pittoresque. Le palais crénelé qui allait devenir sa demeure est un des Edens de l'Espagne, et commande les plus beaux sites et les pentes les plus enchantées de la terre. Mais ni les parfums enivrants, ni l'air tiède de ces montagnes ne purent ranimer ses forces; tout en lui était consumé, et il s'éteignit lentement sans qu'aucun des amis de ses jours de prospérité vint visiter sa dernière heure (1). La seule Zoraya et les deux infants, qui étaient accourus le rejoindre et qui avaient voulu partager toutes les douleurs de sa vie, versèrent des larmes amères sur le vieillard abandonné, et rendirent à sa dépouille de modestes honneurs funèbres. Une tradition du pays, confirmée par les chroniqueurs, rapporte que dégoûté par ses infortunes de tout commerce avec les hommes, Muley demanda avant de mourir d'être enseveli au fond d'un désert, dans un lieu inconnu de tous, afin, disait-il, que son ombre n'eût à subir aucune approche au sein du repos de la tombe. Zoraya et les deux infants, exécuteurs affectueux de ses volontés dernières, firent creuser sa sépulture sur le pic le plus élevé des monts de la *sierra Nevada*, et là, au sein de cette paix et de ce silence éternels, sur cette cime infréquentée, aussi ancienne que le globe et séparée de la région où se déchaînent les tempêtes, ils déposèrent la dépouille de celui qu'ils avaient aimé. La montagne garda ces restes, et sa cime majestueuse, vénérée de loin par les pâtres disséminés dans la sierra, prit alors et conserve encore le nom de Pic de Mulhacem.

EL CHICO

Cependant le roi Boabdil, fils aîné de Muley-Hassem, et l'usurpateur El Zagal se disputèrent par les armes cette couronne qui allait bientôt leur échapper. Tandis qu'ils étaient absorbés dans cette lutte personnelle, Ferdinand et Isabelle, roi et reine d'Aragon et de Castille, et surnommés *les catholiques*, occupaient progressivement toutes les places du royaume et se rapprochaient de Grenade. La ville, indignée de l'inaction de ses princes contre cet en-

nemi commun, était près de se soulever et voulait s'ensevelir et les entraîner sous ses ruines. El Zagal voyant ces dangers, se hâta de capituler secrètement et céda ses droits au roi de Castille pour une masse de richesses et cinq cents millions de maravedis. Boabdil l'imita bientôt, et obtint aussi un domaine comprenant plusieurs villes mores sur les bords du royaume. Ferdinand devait à ce prix devenir maître de Grenade et de toute l'Andalousie.

En conséquence, le 2 janvier 1493, une triple salve d'artillerie, partie des tours de l'Alhambra, donna le signal de la prise de possession de la ville par Ferdinand et Isabelle. Au moment même où le cortège sortait à cheval des murs du camp de Santa-Fé (1), précédé du cardinal de Mendoza et de toute l'armée chrétienne, Boabdil, suivi de sa famille et de sa maison, sortit de Grenade par la porte des *Sept-Etages*. Il rencontra le cardinal non loin du pont vert du Génil, sur l'esplanade d'Abahul.

« Allez, seigneur, lui dit le More, prenez possession de ma ville et occupez heureusement mes demeures au nom des puissants souverains à qui Dieu, qui peut toute chose, a résolu de les livrer, à raison de leurs grands mérites et en vue des péchés des Mores. »

Ayant recueilli du prélat des paroles pleines d'un affectueux et profond respect, le prince se remit en selle. Ferdinand l'attendait au bord du Génil, entouré d'une brillante cavalerie. Le More voulut mettre pied à terre et quitta un instant l'étrier; mais Ferdinand s'y opposa et ne permit pas non plus qu'il lui baisât la main, comme il semblait prêt à le faire. Boabdil se penchant vers lui, lui baisa du moins le bras droit, et lui présentait les clefs des deux principales portes de l'Alhambra :

« Prince vaillant et fortuné, nous sommes à toi, lui dit-il avec l'accent de la tristesse, prends les clefs de ce paradis; reçois aussi cette cité, puisque Dieu l'a voulu ainsi.

— Ne doute pas de mes promesses, lui répondit le roi chrétien, et ne laisse point défailir ton cœur dans l'adversité; ce que t'a ravi le sort de la guerre sera compensé par notre amitié. »

Boabdil demanda alors à connaître le nouveau gouverneur de Grenade. Don Lopez de Mendoza lui ayant été présenté, il ôta de son doigt une bague d'or ornée d'une pierre de prix :

« Voilà, dit-il en la lui offrant, le sceau du gouvernement de Grenade; reçois-le pour le même usage, et puisse le Dieu que tu sers te rendre plus heureux que moi ! »

La modestie du prince more, son attitude digne et noble, la mélancolie répandue dans ses actes et dans ses paroles émurent vivement la cour; il n'avait pas encore trente ans; il était dans toute la fleur de la vie et de la jeunesse; il avait la taille élancée et d'une distinction royale, la barbe touffue, le teint pâle et de grands yeux noirs. On l'appelait *El Chico* (le petit), par une expression de tendresse dont on avait usé jadis, alors qu'à peine adolescent il avait commencé à porter le sceptre.

Boabdil prit congé du roi et alla l'attendre au

(1) Le roi Muley-Hassem mourut en 1485.

(2) On donna ce nom à Ferdinand d'Aragon et à Isabelle de Castille.

quartier royal dans la ville de Santa-Fé. Un corps d'élite castillan le suivait à titre d'escorte d'honneur. Pendant ce temps, l'avant-garde de l'armée chrétienne faisait son entrée dans Grenade au milieu de la solitude et du silence des tombeaux. Les Morés muets de douleur et enfermés dans leurs maisons, pleuraient leur liberté perdue. En arrivant à l'Alhambra, le cardinal de Mendoce trouva toutes les portes ouvertes de part en part, et sur chaque seuil un vizir ou un wali du roi more chargé de lui en livrer l'accès. La garde arabe céda à mesure et partout la place à la garde chrétienne, qui occupa successivement les bastions, les boulevards et les tours de la forteresse. Bien loin, au sein de la Vega (1), Isabelle la Catholique, qui dès son entrée dans la plaine avait toujours tenu ses yeux fixés sur les tours de l'Alcazaba avec une attente inquiète, ne put dissimuler sa joie au moment où elle vit le flot des chrétiens inonder tout à coup la plate-forme de la Vela, la tour la plus élevée d'entre toutes, puis les croix d'argent apparaître au-dessus des dentelures du parapet et les étendards de Castille flotter au vent sur les remparts. Au même instant, en un clin d'œil, on vit les croissants disparaître et les bannières catholiques arborées sur toutes les tours et sur toutes les mosquées de la ville. Les rois d'armes poussèrent aussitôt le cri de : « Grenade ! Grenade ! à nos glorieux souverains Ferdinand et Isabelle ! » Une acclamation formidable poussée par l'armée tout entière répondit à ce cri vainqueur et alla attein dre dans les chemins de la Vega le malheureux roi Boabdil, encore peu éloigné de la ville. Cependant la reine Isabelle s'était jetée à genoux, rendant grâce au Dieu des armées ; son exemple fut spontanément imité par toute la cour, et le chant enthousiaste du *Te Deum*, entonné par la musique de la chapelle royale, éveilla les échos de la ville more qui ne l'avait jamais entendu (1).

Boabdil resta quelques jours au quartier royal de Santa-Fé, comblé de respects et d'honneurs, attendant que les rois catholiques (2) prissent possession de Grenade et eussent assis dans ses murs leur autorité. Il se dirigea ensuite avec sa famille, ses amis et ses serviteurs vers son domaine d'Andarax, dans les vallées des Alpuxares. Après avoir gravi la côte qui borne la Vega dans la direction de Padul, il se retourna un instant vers les campagnes parcourues, et vit à ses pieds la Vega comme une immense nappe verte coupée de rubans argentés, plus loin la vision radiense de Grenade et de l'Alhambra, et au delà les hauts sommets qui forment à ce paradis une muraille naturelle. La crête où il était alors est le point de séparation entre ce spectacle magique et celui des champs désolés. Là finit la terre enchantée. L'autre versant de la montagne n'a plus que des croupes arides dominant des plaines in-

(1) En effet, bien que l'ancienne Car-Nathat ait été évangélisée par l'évêque Saint-Cécilien, l'un des disciples de saint Jacques, il n'en est pas moins certain que l'Alcazaba, noyau de la Grenade des Morés, ne fut commencée par Azed-El-Schebani, wali de la cité d'Elvire, qu'en l'an 705, c'est-à-dire un demi-siècle après l'invasion et l'établissement des Morés en Andalousie.

(2) On donnait ce nom à Ferdinand d'Aragon et à Isabelle de Castille.

357 — cultes sans arbres, sans herbe et sans eau. Le More arrêta son cheval et resta, comme fasciné, contemplant douloureusement la ville, aux magnifiques tours longtemps siège de sa grandeur. Alors il ne put contenir l'amertume qui l'oppressait ; son cœur déborda, ses larmes jaillirent, il s'écria : « Allah Ackhbar ! » (O grand Dieu !) et donnant de l'épéron à son cheval, il fit par de profonds soupirs ses derniers adieux à Grenade. On dit que l'altière Aïxa blâma cet instant de faiblesse et laissa tomber de ses lèvres ces fières et froides paroles : « Tu as raison de pleurer en femme ce que tu n'as pas su conserver en roi. » Le vizir Aben-Comixa se pencha vers l'infortuné, et avec l'expression émue d'une sympathie paternelle : « Considère, seigneur, dit-il, que le poids de l'adversité, subi avec résignation et porté avec un grand cœur, rend les hommes aussi fameux que les faveurs de la fortune.

— Est-il, reprit le jeune roi, des malheurs égaux aux miens ?... »

Alors commença la descente de ce revers de la sierra. On n'entendit dès ce moment que le bruit des pas de la cavalcade qui s'acheminait vers l'exil en foulant ce sol de rochers. La plaine enchantée de Grenade, ses horizons resplendissants, les hauts sommets de l'Alhambra qu'empourpraient les feux du soleil, avaient disparu pour toujours. Cette scène mélancolique est demeurée dans la mémoire des habitants de ces montagnes ; elle est consignée dans tous les récits de la chute de Boabdil, et la cime où ses pleurs coulèrent et que les Arabes appelèrent *fed Allah Ackbar*, a gardé le nom de : *Soupir du More*.

Fixé peu après à Cobda, au territoire d'Andarax, Boabdil y passa vingt mois dans les douceurs de l'opulence et d'une vie calme et tranquille. Il aimait à parcourir à cheval les domaines que lui avait laissés le roi de Castille, faisant accueil à ses sujets et les charmant par sa bonté et par l'affabilité de son caractère. La chasse au faucon et la chasse à courre étaient ses plaisirs favoris et le retenaient souvent plusieurs jours dans les vallées des Alpuxares. Sa vie était en tout semblable à celle des riches seigneurs castillans, idolâtres de leurs vassaux et objet du dévouement de tout ce qui vivait sur leurs terres. Mais des revers inattendus l'arrachèrent à ce repos. Le vizir Aben-Comixa, oubliant sa fidélité et ourdissant de lâches intrigues, le rendit suspect au roi de Castille et fit naître au cœur de ce prince le souhait de le voir s'éloigner. Aben-Comixa poussa même la hardiesse jusqu'à vendre à ce souverain, au nom et à l'insu de son maître, ses domaines d'Andalousie et jusqu'à la résidence même qu'il habitait (1) ; puis se présentant devant Boabdil :

« Prends, lui dit-il avec audace, le prix de tes propriétés ; prends, et pars pour d'autres contrées ; les malheureux Morés qui t'ont suivi et qui te doivent leurs désastres n'auront point de repos ici que tu ne te sois éloigné. »

Boabdil, frappé de la foudre, s'élança des almodons sur lesquels il était assis, et voulut passer ce

(1) Treize villes, leurs territoires et leurs droits furent ainsi vendus à Ferdinand pour vingt-et-un mille castillans d'or.

traire au fil de l'épée; on le contint, et il sentit qu'après toutes ces trahisons l'exil était son seul refuge. Sa femme chérie, Moraïm, n'en subit point les amertumes; pendant les apprêts du départ, un redoublement de regret hâta son état de langueur et précipita la fin de son existence. Aïxa et quelques amis ne voulurent jamais se séparer du malheureux prince. Boabdil choisit la côte nord de l'Afrique pour sa nouvelle résidence. Pathétique rapprochement entre deux grandes infortunes! le roi détroné de Grenade effectua la traversée qui le conduisait à l'exil, sur les mêmes vaisseaux qui venaient d'escorter Christophe Colomb dans son second voyage aux Antilles (1).

Le roi de Fez, Muley-Hamet, s'efforça par tous les moyens de le consoler de la perte de ses grands, et lui fit bâtir sur une colline escarpée et assise au bord de la mer, un délicieux Alcazar en tout semblable à l'Alhambra, moins les aspects et l'étendue.

De longues années s'écoulèrent. Dans une sanglante bataille engagée par Muley-Hamet contre les princes du Maroc, un intrépide chevalier se tint sur la première ligne, soutint tout le choc de l'action et tomba au sein du triomphe au moment où il décidait la victoire (2). C'était Boabdil. Son corps fut enseveli à l'instant sous tout ce que le cimetière moissonnait dans cette mêlée. Les rayons du ciel de l'Europe ne caressèrent point ses cendres, et la terre de la patrie leur manqua.

Nous ne terminerons pas ce récit sans parler de la destinée de cette étoile du matin qui avait brillé de tant d'éclat dans les années de sa jeunesse et dont le bonheur avait pâli aussi sous tant de nuages. Tant que Muley-Hassem avait vécu, son plus fidèle dévouement ne lui avait jamais failli. Elle porta jusqu'à sa fin les habits de son deuil de veuve. Sous le règne de Boabdil elle jouissait à sa cour, ainsi que les infants ses fils, du respect le plus unanime et de la sympathie de tous. Le Petit roi, qui avait un caractère aimant, traita toujours ses jeunes frères avec une tendre affection, et loin de témoigner contre eux ni ombrage, ni jalousie, il détacha de son domaine et leur assigna pour ajouter à leur aisance, les villes et les alentours d'Orgiva et de

Jubilés. Après la déchéance et le départ de Boabdil qu'ils ne suivirent point en Afrique, la reine Isabelle la Catholique les combla des mêmes bontés. Elle fit rentrer Zoraya dans le sein du catholicisme qu'elle avait professé jadis et lui fit reprendre son nom d'Isabelle (1). Elle fit aussi baptiser les infants, qui prirent les noms de don Fernand de Grenade et de don Juan de Grenade.

Isabelle-Zoraya et les deux infants continuèrent d'habiter Grenade et les Alpuxares jusqu'en 1499, où quelques symptômes d'effervescence s'étant produits dans la contrée, Ferdinand et Isabelle jugèrent devoir transporter à plusieurs chevaliers chrétiens les domaines des deux infants, et firent passer ceux-ci en Castille, afin d'éloigner des yeux et du contact des populations de l'Andalousie les restes du sang de leurs anciens rois.

Don Fernand de Grenade mourut sans postérité à Burgos, en 1512, et don Juan épousa dona Béatrix de Sandoval, l'une des plus nobles héritières de la Castille. Les ducs actuels de Grenade, établis à Valladolid, sont les descendants de don Juan, et par lui, de Muley-Hassem et de Zoraya. Ils gardent leur ancien blason, deux grenades en champ d'azur, avec la devise arabe de leurs aïeux, *Wale galib ille Allah*.

L'Alhambra, où se sont passées la plupart des scènes que nous venons de raconter, n'existe plus que dans ses ruines. Quelques restes d'anciennes tours, des pans de murailles croulantes que le grenadier couvre de ses fleurs et où s'enfoncent ses racines, des salles qui n'ont rien gardé de leurs splendeurs indescriptibles et qui sont près de s'effondrer; assez de débris de ses grands remparts, de ses colonnades, de ses galeries, de ses marbres pour faire regretter éternellement ce qui a disparu, tel est aujourd'hui l'Alhambra. Ses fontaines qu'on a chantées sont taries depuis plusieurs siècles; le temps a détruit ses jardins, les plus délicieux du monde. Mais la poésie de son site, ses incomparables aspects, la magie de l'air, du ciel et du sol, les brises toujours embaumées qui lui viennent de ses montagnes, attachent à ce lieu célèbre un attrait profond et puissant, un charme qui arrête les pas, et que le temps n'a pu détruire.

M^{me} FÉLICE D'AYZAC.

(1) En 1493.

(2) En 1526. A cette époque, le nom du prince Boabdil s'était perdu en Afrique sous le nom de prince Zogobi *lo aventuradillo* (l'infortuné), épithète dont notre langue ne peut rendre la compatissante tendresse.

(1) Les historiens espagnols appellent la sultane Zoraya, à cette époque de sa vie, la reine Isabelle de Sofis.



indifférent. Après la déchéance et le départ de Bossuet...
 Elle fit rentrer l'ordre dans le sein du catholicisme...
 et de son Jean de Grégoire.

BIBLIOGRAPHIE.

L'histoire de ce bon petit livre se plait à mettre les grandes figures de l'histoire à la portée de la jeunesse, et à recueillir pour les écoliers et les écolières, dans de gros livres dont ils n'aborderont pas la lecture, des détails curieux et intéressants à l'égard des personnalités qui ont joué un rôle sur la scène de ce monde. Elle choisit et résume à merveille, et son histoire des *Reines de France* en est la preuve. Elle a mis à contribution avec intelligence Anquetil, Mézeray, Froissard, Augustin Thierry, les *Mémoires* des époques rapprochées de la nôtre, et il en est résulté un résumé bien fait, clair et toujours intéressant. Nous citerons une de ces biographies; elle a pour héroïne une princesse peu connue, qui vécut dans l'ombre et mourut sans avoir fait parler d'elle, grand éloge pour une femme et même pour une reine. On verra par ce court extrait que mademoiselle Carpentier sait dire vite et bien :

LES REINES DE FRANCE

Par M^{lle} ÉMILIE CARPENTIER (1).



L'AUTEUR de ce bon petit livre se plait à mettre les grandes figures de l'histoire à la portée de la jeunesse, et à recueillir pour les écoliers et les écolières, dans de gros livres dont ils n'aborderont pas la lecture, des détails curieux et intéressants à l'égard des personnalités qui ont joué un rôle sur la scène de ce monde. Elle choisit et résume à merveille, et son histoire des *Reines de France* en est la preuve. Elle a mis à contribution avec intelligence Anquetil, Mézeray, Froissard, Augustin Thierry, les *Mémoires* des époques rapprochées de la nôtre, et il en est résulté un résumé bien fait, clair et toujours intéressant. Nous citerons une de ces biographies; elle a pour héroïne une princesse peu connue, qui vécut dans l'ombre et mourut sans avoir fait parler d'elle, grand éloge pour une femme et même pour une reine. On verra par ce court extrait que mademoiselle Carpentier sait dire vite et bien :

CLAUDE DE FRANCE

PREMIÈRE FEMME DE FRANÇOIS I^{er}.

Claude, fille aînée de Louis XII et d'Anne de Bretagne, fut d'abord fiancée à Charles-Quint. Sa mère semblait prévoir les glorieuses destinées de cet enfant, auquel elle voulait à toute force unir sa fille. Mais cette alliance, antipathique au roi et au peuple, fut rompue aux États-Généraux, à Tours (1506), où l'on décida le mariage de Claude avec son cousin

(1) Un volume in-8° avec gravures, chez Vermor, 33, quai des Augustins.

Nous recommandons à nos lectrices le petit catalogue de librairie qu'elles trouveront dans ce numéro. Elles y verront avec plaisir l'indication de tous les ouvrages de madame Bourdon, publiés jusqu'à ce jour. Il pourra leur être utile en ce moment pour les guider dans le choix des livres d'étrennes.

François d'Angoulême. Autant le roi voyait d'un œil satisfait cette union avec un prince de sa race, autant Anne de Bretagne s'y montrait opposée. L'homme enthousiaste mais volage du jeune prince, son éducation dirigée par une mère corrompue ne souriaient pas à l'austère Bretonne.

« — Je crains cette union, disait-elle souvent; Claude n'est pas douée de beauté, et qui me répond de la fidélité du comte d'Angoulême ? »

Lorsque le mariage de Claude fut célébré, sa mère était morte depuis quelques mois, et la cour ne quitta même pas le deuil.

La jeune reine ne fut pas heureuse. François, devenu roi, se livra à ses penchants guerriers et mondains, sans que jamais la raison eût assez d'empire pour lui en faire sacrifier un seul. Claude fut oubliée. Sage, pieuse et résignée, elle accepta sans murmurer la condition qui lui était faite, n'ayant qu'une seule consolation, l'amour du peuple pour la fille de Louis XII. On l'appela *la bonne Reine*, et jamais nom ne fut mieux mérité. — Refoulée dans la solitude par la froideur de son époux et par les persécutions sourdes ou hautaines de sa belle-mère, Claude se promettait de consacrer toute sa vie à ses enfants, mais elle ne jouit pas longtemps de ce bonheur, elle mourut en 1524, âgée de vingt-quatre ans. Le léger François, alors absorbé en Italie par ses affaires et ses plaisirs, ne témoigna qu'une médiocre douleur. Une vieille chronique nous dit : « qu'elle estoit estimée la perle et la fleur de son siècle, comme étant un vray miroir de piété et d'innocence, » éloge naïf qui vaut mieux que le deuil d'apparat des cours et qui remplit nos cœurs d'une douce sympathie pour cette jeune reine, isolée au milieu du monde, étrangère au milieu de sa famille, et pure comme un lis au milieu de la corruption croissante.

Ses fils eurent tous trois une fin tragique : — François, l'aîné, vivant portrait de son père, ardent, brave et beau, mourut à dix-huit ans d'une mort subite, que l'on attribua au poison ; Henri II, le second, fut mortellement blessé dans un tournoi ; le duc d'Orléans, le troisième, en qui semblaient revivre les qualités de son aîné, périt victime de son imprudence : pendant la peste de 1543, il affecta de braver l'épidémie, disant que « jamais fils de France n'était mort de la peste. » La peste le prit quelques heures après ces paroles, et il succomba en peu de temps.

» La mémoire de Claude fut sacrée parmi le peuple, édifié de ses vertus. Elle avait choisi pour de-

aise la lune, jetant une douce lumière sur ces mots : *Candida, Candida!*

Le livre de mademoiselle Carpentier peut être placé entre toutes les mains, et il sera lu avec fruit par toutes les jeunes filles. Elles pourront en tirer cette conclusion que rien n'est plus erroné que le vieux proverbe : *Heureuse comme une reine.*

FASTES ET LEGENDES DU SAINT-SACREMENT

DEPUIS SON INSTITUTION JUSQU'A NOS JOURS

Par M^{me} J. DE GAULLE

Précédés d'un

EXPOSÉ DU DOGME DE L'EUCCHARISTIE

Par M. A. CARION, prêtre (1).

Une main pieuse a réuni pour former ce livre, tous les faits frappants, touchants, miraculeux que l'histoire de l'Eglise, la vie des saints, la légende même peuvent offrir, et qui soient relatifs à l'admirable sacrement des Autels. Utile aux instituteurs, aux catéchistes, à tous ceux qui s'occupent de l'enfance chrétienne, ce volume offrira une édifiante et douce lecture aux âmes ferventes dont il nourrira la piété. Ces traits de foi et d'ardent amour animeront d'autres âmes, car en morale comme en homœopathie, on agit par les semblables : la piété stimule la piété, le dévouement excite le dévouement, et les nobles exemples seront toujours un puissant aiguillon pour les cœurs de bonne volonté. Dans les deux camps du bien et du mal, on agit, on travaille; heureux ceux qui peuvent se rendre le témoignage de n'avoir combattu que le bon combat, de n'avoir dépensé talent et fatigue que pour la cause céleste! Madame de Gaulle est de ce nombre, et nous souhaitons à son livre tout le succès qu'il mérite à plus d'un titre.

LES

RÉCRÉATIONS INSTRUCTIVES

PAR JULES DELBRÜCK

4^e Série (2).

Monsieur Jules Delbrück continue la publication intéressante qu'il a fait succéder à un journal enfantin, dont l'idée était neuve, heureuse, et ingénieusement exécutée. Les nouveaux *Tableaux synoptiques* semblent avoir suivi l'enfant dans sa croissance et dans le progrès de ses lumières; ils ne s'adressent plus au premier âge de la vie; l'enfant qui

(1) Un fort volume in-12, prix : 3 francs, à Paris, à la librairie du Crédit des Paroisses.

(2) Paris, chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 77. Un superbe volume in-4° avec gravures, prix : 12 fr.

a été élevé avec leur utile concours, connaît beaucoup de choses de la vie pratique; il sait comment on est nourri, vêtu, éclairé, et combien de bras laborieux il faut mettre en œuvre pour fournir à l'homme civilisé le plus simple des repas ou le plus modeste des vêtements; il a appris, en lisant de jolis dialogues et en regardant des gravures bien composées, les travaux du labourer, du berger, du tissand, du forgeron, du charpentier, on lui a expliqué ce qui concourait le plus immédiatement à son bien-être et à sa vie; maintenant, c'est la grande demeure qu'il habite, c'est le globe entier qui est l'objet de ses études rendues amusantes. Le nouveau volume qui nous occupe renferme une *Histoire des Voyages*, très-bien faite et très-agréable à lire, des *Notions de Géométrie*, faciles à comprendre, des *Etudes de météorologie, de Géologie, de Physique, de Mécanique*, revêtues d'une forme intéressante et rendues plus intelligibles par des gravures ingénieuses; ces lectures d'un genre sérieux sont mêlées à des récits, à des rondes gracieuses qui égayaient un enseignement un peu grave, quoique encore élémentaire. Nous pouvons recommander avec confiance ce joli et utile recueil à toutes les mères de famille; lu sous leurs yeux, il pourra rendre de vrais services à l'enfance; mais avec combien plus de joie nous le recommanderions encore si, à cet enseignement utilitaire, se joignaient des notions religieuses d'un ordre à la fois élevé et pratique, si, la morale humaine cédait dans ce livre le premier pas à la morale divine; si, l'auteur en décrivant ou les merveilles de la création ou les découvertes de la science et du génie humain, montrait Dieu à l'enfant qui s'avance dans ces régions nouvelles; si enfin, cette publication prenant les ailes de la foi, s'élevait au-dessus de la matière, au-dessus de la terre, au-dessus de l'agréable et de l'utile terrestre, pour apprendre à l'élève l'usage digne et chrétien des choses d'ici-bas, et la reconnaissance dont les bienfaits du Créateur doivent inonder l'âme de toute créature! La vie chrétienne n'a jamais empêché la vie pratique, mais elle ennoblit le travail et rend plus doux le joug qui pèse sur tous les enfants d'Adam, et dont jusqu'ici ni la vapeur, ni l'électricité n'ont su alléger le fardeau. Le livre de M. Delbrück est bon; il serait excellent s'il était tout-à-fait chrétien.

JULIE

PAR MADAME STOLZ (1)

L'œuvre nouvelle de madame Stoltz semble comme un reflet des lectures dont s'enchantait la jeunesse de ceux qui ont atteint maintenant l'âge mûr; on y sent un souvenir de Chateaubriand et d'*Atala*; amour de la nature, regards profonds et mélancoliques jetés sur le cœur humain, pureté, simplicité de la conception, enveloppée cependant dans une exécution

(1) Un volume in-8°, chez Lesort, 3 rue de Grenelle-Saint-Germain, Paris.

tion parfois un peu vague : c'est là ce qui distingue l'école du maître que la première moitié du siècle choisit pour guide; c'est là aussi ce qui distingue le livre de madame Stoltz. En voici le sujet en peu de mots.

Dans un canton désert de la Louisiane vit une charmante jeune fille nommée Julie. Elle n'a plus de mère, et son père, fidèle aux leçons de Rousseau, l'a élevée sans foi et sans Dieu. Mais son âme est si pure et si droite, que partout elle cherche ce Dieu que la création lui révèle, et que nul livre, nulle parole ne lui a fait connaître. Elle ignore tout et de la terre et du ciel, elle ignore sa propre histoire. Elle ne sait pas qu'en Europe elle a un frère, né d'un premier mariage de son père, et que ce frère, chrétien fervent au cœur d'apôtre, a un grand désir de la connaître et de revoir leur père qui l'a abandonné. Ne pouvant arriver jusqu'à elle, Emmanuel, son frère, lui écrit, elle lui répond, et peu à peu, dans des lettres qui sont les plus belles parties de l'œuvre, il l'éclaire, l'instruit, et fait de l'enfant sauvage une ardente catéchumène. Julie reçoit le baptême et elle n'a plus qu'un désir : c'est de voir partager sa foi par son père; elle offre sa vie pour lui, et au moment où elle meurt, jeune, belle, adorée, elle a la joie sublime d'entendre son père lui dire, à travers des sanglots : « Je crois ce que tu crois ! » Elle le laisse sur la terre et va recevoir sa récompense.

Le talent si profondément chrétien de madame

Stoltz a trouvé dans ce sujet une belle veine à exploiter; elle l'a traité avec toute sa sensibilité qui ne nuit jamais à son esprit; elle l'a revêtu d'un style élégant, délicat et souvent original; et elle en a fait une lecture qui captive et qui laisse après elle un doux parfum de piété et de sacrifice.

M. B.

UNE FAUTE D'ORTHOGRAPHE

Par M^{me} MATHILDE BOURDON (1).

Ce volume, composé de plusieurs Nouvelles, qui n'ont jamais paru, à l'exception d'une seule, dans le *Journal des Demoiselles*, pourra intéresser nos lectrices. Écrit pour les jeunes filles, il ne leur offre que des enseignements purs et des sentiments en harmonie avec la candeur et la simplicité de leur âge. Puissent-elles faire à ce nouvel ami un aussi favorable accueil qu'à ses frères aimés, qui doivent à leur jeune public une si juste reconnaissance.

(1) Un volume in-12, prix : 1 fr. 50. Chez Putois-Cretté, éditeur, 39, rue Bonaparte, près de l'église Saint-Germain-des-Prés.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN OFFICIER (1)

(Fin.)

Alger, janvier 1858.



ier, j'étais de ronde à minuit, et, malgré la pluie, je suis resté longtemps à regarder la mer, furieuse, se briser sur les batteries du phare. On n'entendait d'autre bruit que celui des lames sur les jetées et le son plaintif que rendent les canons enterrés, quand ils sont froissés par les amarres. Les lanternes des mosquées ressemblaient dans le brouillard à des étoiles rouges, et la lumière du phare, en dansant sur la baie soulevée, y traçait des hiéroglyphes bizarres. Le quartier de la marine, où les pachas avaient bâti leurs arsenaux et où les riches corsaires avaient leurs demeures et leurs magasins, a conservé son caractère à la fois gracieux et sauvage. La nuit, lorsqu'on erre dans ces rues étroites et tortueuses, coupées de longues voûtes aux solives noir-

cies, lorsqu'on passe devant ces portes basses bardées de clous énormes et percées d'un étroit guichet, on se croirait encore au temps des Barberousse, et on cherche le croissant d'argent et le drapeau écarlate quand on entend le pavillon de l'amiral fouetter son mât qui gémit. Encore quelques jours, et ces derniers vestiges d'Alger la guerrière, auront disparu pour jamais. Déjà ses bagnes sont devenus des casernes, et les paquebots de Marseille se balancent sur leurs bouées, là où le canon des galères annonçait, au retour, qu'il allait y avoir dans Alger des esclaves à vendre.

Après avoir fait longtemps partie du royaume arabe de Tlemcen, Alger, à la chute de cet empire, se déclara indépendante et commença à armer des navires pour la course. Ferdinand V, roi d'Espagne, voyant l'audace de ces corsaires augmenter tous les jours, envoya une flotte contre elle, et Pierre de Navarre construisit sur un des îlots de la rade, le fort de Pegnon. Les canons de cette forteresse pouvaient réduire la ville en cendres, et les cheiks des Oulad-Tchaliba, auxquels appartenait Alger, furent forcés de payer un tribut à l'Espagne. Un d'eux, voulant se

(1) Voir les numéros de Mai et Août 1862, Octobre et Novembre 1863.

débarrasser de ces voisins incommodés, appela à son aide le pirate Barberousse établi à Djidjelli. Leurs efforts réunis ne purent chasser les Espagnols, mais Barberousse en pénétrant dans Alger, avait atteint le but qu'il se proposait depuis longtemps; il fit étrangler le cheik et prit sa place. De lui date la puissance d'Alger. Son frère et successeur, Klairéddin Barberousse, s'empara du Pégnon, rendit la Mitidja tributaire, fit prisonnière toute une armée espagnole envoyée contre lui, et s'en servit pour faire bâtir le môle qui porte encore son nom; puis, craignant d'être renversé par un soulèvement arabe, il déclara Alger vassale du Grand Seigneur. Le sultan y envoya des janissaires, et, depuis, lui choisit ses deys qui ne furent jamais que de nom tributaires de la Porte.

Ce devait être une étrange cité, cette ville où s'entassaient les richesses de l'Europe et des Indes, ce nid de vautours toujours en chasse, qui secouaient à ses portes leurs ailes sanglantes et qui venaient demander aux vins de l'Espagne l'oubli de leurs fatigues et de leurs dangers. Elle n'avait pas alors son aspect d'aujourd'hui, tout à la fois indolent et joyeux. Ses fenêtres n'étaient pas garnies de fleurs, ni ses rues pleines d'Espagnoles et d'Allemandes qui trouvent dans son soleil un rayon pour leurs yeux de velours, une auréole pour leurs cheveux d'or. C'était une sombre forteresse, hérissée de canons toujours chargés pour la défendre ou pour la foudroyer, une immense prison, une arène souvent ensanglantée où un esclave commandait à des pirates. Le pacha, envoyé par le sultan, devait obéir aux ordres des janissaires, fiers et turbulents, qui promulguaient des lois comme celle-ci :

« Nous, grands et petits de la puissante et invincible milice d'Alger, avons arrêté que quiconque portera la main sur un de nous, aura le poignet coupé par le bourreau. »

Malheur au pacha qui ne cédait pas à tous leurs caprices; on l'étranglait avec son turban, ou bien on le pilait dans un mortier de bronze.

Au point de vue militaire, c'était une belle et redoutable milice que celle des janissaires. Au milieu du dix-septième siècle, apogée de sa puissance, elle comptait vingt-deux mille soldats turcs, coulougis ou renégats. On en écartait les Mores et les Arabes; on craignait de donner des armes à des esclaves impatientes. Quand la guerre ou la peste avait éclairci leurs rangs, les janissaires allaient demander de nouveaux compagnons aux gorges du Caucase et aux steppes de la mer Caspienne. Bien armés, bien équipés, soumis à une discipline sévère, ils venaient facilement à bout des habitants amollis des villes et des tribus arabes sauvages et divisées. Trois compagnies de deux cents hommes partant de Tlemcen, de Bône et de Constantine, à l'époque des moissons, suffisaient pour recouvrer les impôts. Une fois les expéditions terminées, ils rentraient dans les villes, et ceux qui étaient mariés pouvaient demeurer dans leur famille et exercer un métier. En garnison, ils touchaient 2 fr. par mois et un pain de deux livres tous les deux jours; au camp, ils avaient 50 centimes de plus. Quand arrivait un nouveau pacha ou quand il naissait un enfant mâle au Grand Seigneur, ils recevaient une gratification de 1 franc. Leur paie était donc peu de chose, mais ils s'enrichissaient pendant leurs expéditions dans l'intérieur et pendant leurs courses

avec les corsaires. Pour commander cette milice, pour être agha, il fallait avoir été soldat et avoir successivement passé par tous les grades. On ne pouvait rester agha pendant plus de trois mois, et on devenait ensuite vétérans. On était alors exempté de tout service militaire, et on recevait, néanmoins, une paie de 20 livres par mois. C'était parmi les vétérans que l'on prenait les divers fonctionnaires, tant civils que militaires. Bien rarement un agha conservait pendant trois mois son grade qui donnait la présidence du divan, conseil gouvernemental de la régence; il était le plus souvent destitué ou mis à mort, et une fois on en élut sept dans une seule séance.

Voici une anecdote qui prouve l'étendue de leur puissance et du respect qu'ils inspiraient. Un jour, pendant une assemblée du divan, un lion apprivoisé comme il y en avait beaucoup alors dans les rues de la ville, vint se coucher au pied de l'agha. Il était malade, et les gamins le poursuivaient à coups de pierres et de bâton. « Le lion est le plus fort des animaux, dit l'agha, il vient demander protection aux plus forts des hommes; admettons-le dans nos rangs, il sera craint et respecté comme nous. » — Aussitôt chacun fit place au lion des janissaires. Tant qu'il vécut, il toucha la solde d'un soldat, et à sa mort la compagnie entière lui rendit les mêmes honneurs qu'à un de ses membres.

A cette époque, Alger était enfermée dans les vieux murs qui, encore debout presque en entier, suivent les crêtes des deux ravins du fort de l'Empereur à la mer, l'un vers la porte Bab-Azoun, l'autre vers la porte Bab-el-Oued. — Ces murailles, construites en pierre de taille jusqu'au milieu de leur hauteur, couronnées de créneaux, percées de meurtrières, flanquées de tours carrées, garnies de plates-formes et d'embrasures, étaient capables de braver les attaques des indigènes et de résister quelque temps aux efforts d'une armée régulière. En dehors de cette enceinte, le fort de l'Empereur, le Château-Neuf, la Casbah et le fort Bab-el-Oued, défendaient les abords de la ville, et les batteries du môle, à l'extrémité duquel était placé un canon à sept bouches, empêchaient les flottes ennemies d'approcher du port. Des gardes nombreuses veillaient aux portes et ne laissaient entrer personne sans permission. Ces portes, au nombre de six, existent encore, sauf celle de Bab-Azoun, sur laquelle un chevalier de Malte de la Langue française, Ponce de Balagner, présent à l'expédition de Charles-Quint, enfonça son poignard en signe de défi.

Pour maintenir la ville, les pachas avaient les canons de la Casbah. A la tombée de la nuit, le mesuar, ou bourreau, chargé de la police, faisait tendre des chaînes au bout de chaque rue, afin d'arrêter dans leur course les turbulents et les voleurs. Les navires européens ne pouvaient entrer dans le port et devaient mouiller sous les batteries du môle. Ne faisant du reste aucun commerce avec les nations chrétiennes, Alger était si rarement visitée par des étrangers, qu'elle ne possédait pas une seule hôtellerie. Les négociants indigènes, presque tous juifs, logeaient chez leurs parents ou chez leurs amis, et les chefs arabes dressaient leurs tentes en dehors des portes.

La campagne était parsemée de belles habitations

entourées de jardins, où les reis venaient après chaque voyage se reposer quelques jours, pendant que se vendaient les fruits de leurs rapines. Les richesses entassées dans Alger étaient immenses, mais les Turcs n'ayant d'autre industrie que la piraterie, quand le port était bloqué, quand les tempêtes ou les galères de Malte avaient détruit les bâtiments de course, la tristesse et la famine régnaient bientôt, et souvent la peste venait se joindre à ces fléaux. Les bâtiments armés pour la course étaient de grandes galères sur lesquelles on entassait des esclaves chrétiens et autant de combattants qu'elles pouvaient en contenir. Chacune d'elles devait porter un certain nombre de janissaires et un officier qui partageait le commandement de l'expédition avec le reis ou patron. Presque tous ces patrons, ainsi que les artilleurs, étaient renégats; les Turcs avaient rarement l'instruction nécessaire pour conduire un bâtiment loin des côtes.

La veille du départ, l'équipage allait en pèlerinage au marabout bâti sur les falaises de Bab-el-Oued, et recevait du sautoir quelques moutons en échange de riches présents. Ces moutons étaient destinés à apaiser les tempêtes; par les gros temps, on les saignait sur le pont, on les partageait en deux, et on en jetait une moitié de chaque côté du bâtiment. Si les bagues ne s'apaisaient pas, on allumait un grand nombre de cierges et on répandait dans la mer, en prononçant des versets du Koran, quelques jarres d'huile fine. Ces moyens ne réussissant pas, on formait à coups de bâton les rameurs chrétiens de prier pour la conservation du vaisseau.

Dès que les galères avaient doublé le môle et répandu au coup de canon d'adieu, elles amenaient leur pavillon et arboraient des couleurs chrétiennes, afin de pouvoir plus facilement approcher de leur proie, ou fuir devant un ennemi supérieur en forces. Jamais elles n'attaquaient qu'avec la certitude d'un succès facile. D'ordinaire, elles croisaient sur les côtes d'Espagne et d'Italie, mais plus d'une fois, elles s'aventurèrent jusque sur l'Océan, et un renégat italien, Morat-Reïs, alla brûler un village sur les côtes d'Irlande.

Au retour, les marchandises étaient vendues et les esclaves enfermés dans les bagnes jusqu'à ce qu'ils fussent achetés. S'ils se faisaient renégats, ils devenaient libres, mais ils ne pouvaient ni sortir de la ville, ni être admis dans les rangs des janissaires, tant qu'ils ne s'étaient pas rachetés. Les esclaves devaient entretenir la propreté de la ville, ils construisaient les navires, travaillaient aux bâtiments publics, ou cultivaient les jardins. Ceux qui savaient un métier étaient loués à la journée par leurs maîtres ou tenaient pour eux des débits de vin et de liqueurs dont les pirates abusaient souvent, malgré les préceptes de Mahomet.

Les esclaves et même les renégats, ne pouvaient s'échapper que très-difficilement; un officier du dictionnaire visitait tout vaisseau qui sortait du port, et même lorsqu'un renégat commandait une galère, il ne pouvait, à cause des janissaires embarqués avec lui, relâcher sur une côte chrétienne. Beaucoup pourtant essayaient de fuir, soit par terre, pour gagner Oran occupé par les Espagnols, soit par mer dans de petites embarcations, pour tâcher de rejoindre les vaisseaux européens qui croisaient fréquemment en vue

des côtes; mais presque tous étaient repris et impitoyablement mis à mort avec un raffinement de cruauté qui rappelait les supplices de la Rome païenne. Les uns mouraient sous le bâton, les autres avaient les membres brisés à coups de revers de yatagan, d'autres étaient brûlés vifs ou précipités sur des hameçons de fer scellés dans les talus des remparts, d'autres enfin suspendus, par les cuisses à des crochets des deux côtés de la porte Bab-el-Oued. Les annales algériennes sont pleines de récits de ces vaines tentatives. Parmi celles que je connais, en voici une assez curieuse, et dont l'authenticité est garantie par le père Pierre Dan, de l'ordre de la Sainte-Trinité :

En 1602, un vaisseau de Lorient se rendant à Marseille, fut capturé par des pirates barbaresques à hauteur des Baléares. La lutte avait été acharnée, et cinq hommes seulement survécurent à leurs blessures et furent amenés à Alger. Un renégat italien les acheta tous les cinq et les employa à la construction d'une maison de campagne qu'il faisait bâtir sur les collines où s'élève aujourd'hui Saint-Eugène. Le renégat traitait ses esclaves avec douceur, et les laissait libres une fois leur tâche terminée. Leur captivité durait depuis un an, lorsqu'ils découvrirent dans une des criques du rivage, une grande barque sans gardien, attachée à un rocher. Au commencement de la nuit, ils s'embarquèrent avec quelques provisions et mirent le cap sur l'Espagne. Ils étaient arrivés à la pointe Pescade sans avoir été aperçus de la côte, quand ils rencontrèrent une galère qui rentrait à Alger. On leur donna la chasse, et bientôt ils furent repris. Un d'entre eux, aimant mieux se donner la mort que d'attendre les supplices, se jeta à la mer; les quatre autres furent conduits à Alger.

On les condamna à être maçonnés jusqu'à la ceinture dans des cubes de béton et à mourir de faim, après avoir eu les épaules ouvertes avec des rasoirs. Le lendemain, la sentence fut exécutée sur la place Bab-el-Oued, et après quarante-huit heures de souffrances, trois étaient morts. Le plus jeune, seul, vivait encore, et ses blessures étaient cicatrisées. On le laissa deux jours de plus, et voyant qu'il ne mourait pas, on crut à un miracle, et on le délivra à condition qu'il embrasserait l'islamisme.

« C'est un saint, disait-on, l'esprit de Dieu l'a visité, un ange est venu le nourrir et panser ses blessures. »

Cet ange était une des femmes du renégat qui aimait le jeune esclave et qui, après avoir corrompu le bourreau, lui apportait chaque nuit de quoi ne pas mourir de faim. Au lieu de béton, le bourreau avait coulé autour du condamné une couche de sable humide, et au lieu de lui fendre les épaules jusqu'à l'os, il n'avait qu'effleuré la peau.

Bientôt la foule visita le nouveau converti, qui habitait un petit marabout près de la mosquée de Sidi-Abd-el-Rhman, et le renégat italien étant mort, sa veuve vint demeurer près de lui. Dix ans plus tard, il partit pour la Mecque avec la caravane des pèlerins, mais arrivé à Alexandrie, il parvint à s'embarquer sur un bâtiment français et retourna à Lorient.

Il avait amassé, pendant qu'il était marabout, de grandes richesses, et avec l'or qu'il avait emporté, il acheta une corvette. Il la fit monter par des hommes courageux et entreprenants, et il partit pour la côte

d'Afrique. Une nuit, il enleva la belle veuve et l'emmena à Lorient.

Alger, avril 1858.

Tant d'autres ont décrit Alger, qu'il est inutile que je te dise une fois de plus, qu'elle ressemble à un burnous déployé, ou mieux encore, à une voile latine inclinée sur la mer, et je préfère, maintenant qu'il fait beau, te conduire à la pointe Pescade, où personne ne va, et dont personne ne parle.

Si tu veux me suivre dans mes courses, il faudra te lever avec le soleil et te trouver chez les Maltais, mes voisins, à l'heure où les maraichers espagnols et les portefaix kabyles attendent le réveil de la cité en prenant du champoraux et du café au lait. Pour éviter la fièvre, nous les imitons et nous buvons, dans un verre mince et pointu, un mélange brûlant de café, de sirop et de rhum, qui constitue le champoraux, liqueur exclusivement africaine. Nous traversons ensuite la place de Chartres, et à l'entrée de la rue Bab-el-Oued, nous rencontrons un troupeau de chèvres couchées sous les premières arcades. Tous les matins elles arrivent par bandes de cinquante à soixante, guidées par un gros bouc porteur d'un grelot retentissant. Ces chèvres sont très-belles, blanches et sans cornes, avec de longues soies et des oreilles pendantes. Chaque troupeau a sa rue, sa place particulière où les chèvres qui le composent restent jusqu'à huit heures. Le jour, elles gambadent dans les ravins incultes et sauvages du fort de l'Empereur et de la Boudjareah. La rue Bab-el-Oued nous conduit à la place du même nom, vaste terrasse qui domine la mer. C'est là que les troupes font l'exercice et que les joueurs de boules se donnent rendez-vous. L'arsenal de l'artillerie et le rocher des vingt-quatre heures, grosse masse de pierre aux flancs rouges et aux pointes aiguës, la séparent des fortifications, dont les parapets se détachent en noir sur le bleu enflammé du ciel. Le jardin Marengo et l'arsenal du génie la bornent à gauche.

Après être sortis de l'enceinte de la ville, et avoir longé la mer jusqu'au cimetière où se rouillent bien des sabres brisés, nous passons à côté du fort des Anglais, vieux château ture qui renferme un dépôt de munitions pour les batteries du rivage. Là commencent les hautes falaises qui se prolongent jusqu'à Sidi-Ferruch, et qui rendent cette partie de la côte à peu près inabordable. Nous traversons Saint-Eugène, village de guinguettes et de maisons de plaisance, nous grimpons le sentier qui fait suite à la route, sur les flancs osseux de la Boudjareah, et nous sommes à la pointe Pescade.

La pointe Pescade est un cap déchiqueté, long d'environ 300 mètres, étranglé dans son milieu et épanoui en forme de tréfle à son extrémité. — Deux îlots, bas et polis par les vagues, montrent à ses pieds leurs têtes blanches, et de gros blocs, détachés de ses flancs, brisent les longues lames qui les couvrent d'écume. Rarement la mer y est calme, et ses eaux profondes y sont vertes d'ordinaire, avec des taches sombres et des bandes brillantes, semblables à de grands fleuves qui serpentent dans les écueils. Sur le rivage, une haute montagne calcinée, abrupte, coupée de profondes crevasses, cache toute la côte et ne laisse voir que la mer bleue, se confondant à l'ho-

rizon avec le bleu du ciel et les rochers blancs du cap Matifou, argentés par le soleil.

Les Turcs construisirent au milieu de ces récifs trois batteries importantes, démantelées maintenant. L'une d'elles sert de caserne à des douaniers, une autre de logement à de pauvres Espagnols. La plus avancée, celle dont le parapet s'appuie sur le bord de la falaise est abandonnée, et ses canons gissent dans l'herbe sous leurs affûts démontés. J'y viens souvent le soir, après mon dîner, fumer un cigare, en compagnie de mon chien, sur un gros canon de bronze à la culasse ciselée. C'est un de mes amis, ce pauvre canon aux tourillons brisés : ses flancs ont été déchirés par un boulet, et il est mort en soldat. Je ne le plains pas, il a son lit au soleil, au milieu de ses compagnons. Plus heureux que tant d'autres, il n'est pas éraillé par un câble ou froissé par une roue. Les canons enterrés à la porte des arsenaux, ou le long des quais, m'ont toujours fait penser tristement à l'avenir, et je ne désire qu'une chose, c'est de tomber et de dormir comme mon vieil ami de la pointe Pescade.

Pour rentrer à Alger, il faut reprendre le même chemin, si l'on ne veut s'engager dans des ravins boisés qu'il est à peu près impossible de traverser; mais les aspects sont différents. Le soir, le feu tournant du phare trace sur la rade un grand demi-cercle lumineux relié au rivage par un rayon de pourpre; le jour, les bastions carrés du fort de l'Empereur, commencé par Charles-Quint, élèvent au-dessus de la Casbah leurs profils sévères.

Lors du siège des Espagnols, en 1541, deux lignes de fantassins s'échelonnèrent au coucher du soleil, depuis le plateau rocheux qui domine la ville au sud jusqu'à la plaine de Mustapha, les uns se passant des paniers pleins de terre, et les autres faisant redescendre des paniers vides. A la pointe du jour, une batterie formidable, que les habitants stupéfaits appelèrent Bouceïla, père d'une nuit, prenait Alger à revers. La ville allait être forcée de se rendre, lorsque les Beni-Mzab s'engagèrent à enlever les retranchements espagnols, à condition que les membres de leur tribu auraient, à perpétuité, le monopole des bains maures. Le pacha accepta, et les Beni-Mzab, couverts de haïcks blancs, sortirent par la porte Neuve. Les Espagnols crurent qu'on envoyait des femmes leur demander merci, et ils laissèrent approcher. Dès que le long cortège eut pénétré dans la batterie, les voiles tombèrent, et les Beni-Mzab, le yatagan à la main, se précipitèrent sur les artilleurs. La lutte fut terrible, mais les assaillants l'emportèrent, et les canons de Bordj-bou-Leïla, braqués sur la flotte, forcèrent Charles-Quint à rembarquer ses troupes.

Alger, mai 1858.

Aujourd'hui, je te conduirai à Hussein-Dey, où mes fonctions d'officier de tir m'envoient deux ou trois fois par semaine. J'ai toute une journée à passer dans un trou d'un mètre carré, et rien ne m'empêche d'essayer de dessiner d'après nature, la partie orientale de la rade d'Alger.

Hussein-Dey est un petit village au bord de la mer, à moitié chemin, à peu près, de la maison carrée. Presque entièrement habitée par des maraichers et

des pêcheurs, ses maisons basses, montrent leurs façades blanches entrainées gros-mâdières et de vieilles murailles, débris informés d'une batterie et d'une caserne turque. Il n'a de remarquable qu'une gracieuse chapelle à campanile et la manufacture des tabacs, dont les immenses magasins enferment une belle habitation, villa de l'ancien dey. A côté, s'élève le marabout de Sidi-Bellaï, où les nègres viennent tous les ans, le jour de la fête des Fèves, sacrifier un taureau et se livrer aux ablutions et aux danses les plus étranges. Je me garderais de te décrire cette fête, tu as lu *Un Été dans le Sahel*.

Dans les dunes de l'Harrach, proches d'Husseindey, se trouve le polygone d'où je reviens toujours triste et fatigué. Ces grandes plages où l'on enfonce à chaque pas et sur lesquelles cependant on ne laisse aucune trace, me font penser à mille choses pénibles et me causent souvent une souffrance physique. Lorsque je m'engage dans les vallées tortueuses de ces vagues solidifiées, il me semble qu'elles vont redevenir ce qu'elles étaient jadis et m'entraîner en regagnant leur domaine. Toutefois, si le matin on gravit l'une d'elles, on assiste à un magnifique spectacle. La rade, d'un bleu sombre, est semée de petits flocons d'écume blanche que la brise de terre soulève en s'éloignant. Alger, cachée sous d'épaisses vapeurs, ne laisse voir que le sommet des mâts de ses navires, et le ciel, tout noir sur le fort de l'Empereur, est d'un azur étincelant sur les aiguilles du Djurjura. Cette bande lumineuse s'enflamme sans s'élargir, et tout à coup trois rayons orangés jaillissent de la mer. L'un, raye d'un large sillon de pourpre le ciel obscur, et les deux autres, dansant sur les vagues, vont donner les teintes de l'or aux voiles des balancelles et aux rochers de Saint-Eugène. Pendant quelques secondes, Alger reste complètement dans l'ombre. Soudain le soleil paraît, et s'élançant d'un bond, inonde de lumière la blanche maîtresse de la Méditerranée.

Quelques heures après, s'élève une poussière brûlante et salée qui m'éblouit et m'altère, et le soir, je choisis d'habitude pour rentrer chez moi le chemin le plus court. Cependant les lendemains d'orages, lorsque les feuilles sont lavées par la pluie, je vais faire quelquefois de longues promenades sur les collines qui séparent le Sahel de la Mitidja. Je suis, de préférence, les petits sentiers où je ne rencontre que des Moresques montées sur des ânes et des Maltais la cigarette aux lèvres et la veste sur l'épaule. De distance en distance, je trouve des bouquets de pins et des ravins sauvages et boisés, où habitent de jolis moulins aux grandes roues et aux toits rouges. Parmi les lieux que j'aime à visiter, il y a, sur la droite du chemin de Kouba, une petite gorge juste assez large pour le lit d'un ruisseau. On y arrive en traversant un taillis de lentiques et de chênes verts, et si le torrent est à sec, on peut marcher, pendant une heure, sous une véritable voûte d'églantiers, de liseurons et de lauriers roses. Au pied de tous les rochers brillent de petites sources limpides et fraîches, couvertes de tresses d'eau et de renouées, près desquelles gazouillent des mésanges et siffent de gros merles turbulents et joyeux. En remontant le ravin, on débouche près du village de Kouba.

Au retour, je passe devant le jardin d'essai, vaste pépinière, théâtre d'une foule d'expériences in-

teressantes toujours, heureuses parfois, et je traverse le cimetière musulman, où les femmes viennent, chaque semaine, pleurer leurs parents. Ce cimetière est triste, mal entretenu, plein d'herbes et de ronces. Quelques cyprès et de grands ifs poussent çà et là sur les tombes effondrées, et le tombeau de Sidi-Abd-el-Rhâman, caché dans un massif de caroubiers, mérite seul d'être visité.

Le col des Beni-Aïcha, août 1858.

Nous sommes à l'ouvrage, depuis une semaine, et jusqu'à la fin de l'automne, nous allons casser de grosses pierres en petits morceaux, sur la route d'Alger à Fort-Napoléon. Casser des pierres sur une route est chose ennuyeuse, un proverbe en fait foi, mais au moins les cantonniers ont leur chaumière, et nous n'avons, nous, que des tentes traversées par la pluie et enlevées par le vent. Nous devons, en nous arrêtant de distance en distance, aller jusqu'à Dellys, et maintenant nous sommes campés au col des Beni-Aïcha, passage qui fait communiquer la plaine de la Mitidja avec la vallée de l'Isser. Quelques pauvres colons se sont établis sur les premières pentes du versant kabyle et ont bâti un petit village, décoré déjà d'une fontaine micro-copique perdue au milieu d'une auge immense, d'un café more couvert en chaume, et d'une baraque en planches qui porte fièrement sur sa façade cette inscription : *Hôtel du Routage*. En Afrique, ces trois monuments et dans les mêmes conditions, sont toujours les premiers d'une cité naissante.

Ma tente est dressée un peu au-dessous du village, au milieu d'une prairie inclinée vers l'Isser et parsemée de bouquets de frênes. La pluie ne me permet pas d'en sortir depuis deux jours, et j'y passe mon temps à fumer, à moitié endormi par le bruit sourd et monotone des gouttes d'eau sur la toile tendue. — Oh ! la pluie ! la pluie ! quelle laide et triste chose ! Je n'y vois plus, mon tabac ne brûle pas, mes piquets remuent d'une manière inquiétante... Je te laisse, je suis de trop mauvaise humeur.

... En ouvrant les yeux ce matin, j'ai découvert un petit coin bleu dans le ciel, et aussitôt, malgré les dangers d'une telle expérience, je me suis élançé dans la montagne, mon bâton à la main. J'ai été plus heureux que je ne l'espérais, et un radieux soleil a illuminé jusqu'au soir les gorges sauvages que je visitais.

Les montagnes qui s'étendent du col des Beni-Aïcha à la mer, sont roides et ravines, couvertes de broussailles ou de forêts de lièges, et entièrement désertes depuis quelques années. Les sentiers ont disparu, et il est très-difficile de se frayer un passage au milieu de cette végétation puissante. Sur trois arbrisseaux, il y en a au moins deux qui piquent, et de grandes ronces les attachent tous les uns aux autres. Ici, ce sont des jububiers aux épines dures et cassantes, là des ajoncs, des figuiers de Barbarie, des églantiers, des palmiers nains. Les chênes portent, au bout de chaque branche, un dard menaçant, et les feuilles de houx sont encore plus méchantes que dans nos bois. On rencontre, il est vrai, peu d'orties, mais elles sont avantageusement remplacées par une espèce de jonc triangulaire à la pointe acérée et aux arêtes tranchantes.

En sortant du camp, on gravit une pente abrupte, couverte de cette végétation meurtrière, et on trouve un ravin où coule un joli ruisseau au milieu des myrtes et des lauriers roses. Après avoir chanté longtemps sur des cailloux brillants, il arrive à une immense table de marbre blanc et noir que son onde a polie ; il s'y partage en mille filets et glisse sous du cresson couleur d'émeraude, ou le long de fougères aux feuilles transparentes et veloutées. Au pied d'un vieux caroubier, il se réunit dans un chenal étroit et bondit dans une crevasse profonde, tapissée de cyclamens et d'acanthés. Des myrtes centenaires et des lentisques touffus, forment une voûte odorante au-dessus de cette nappe irisée par le soleil, et des oliviers nouveaux laissent flotter dans l'eau leurs racines grises qui semblent des serpents endormis.

Un peu plus loin, dans une gorge sombre perdue sous une forêt de chênes liéges, s'élève un mamelon entouré de trembles et couronné d'oliviers ; c'est un cimetière kabyle. On doit mieux dormir qu'au Père-Lachaise dans cette forêt silencieuse, sous ces grands arbres qui ombragent une herbe fine et serrée, et qui laissent la vigne vierge et la clématite suspendre à leurs branches noires de longues grappes de fleurs pâles. Une source arrose les trembles, dont les rameaux flexibles caressent les pierres aiguës des tombes, et des ramiers blancs aux ailes bleues roucoulent sur les oliviers où se cachent leurs nids.

Fatigué de suivre les ravins, j'ai gravi un pic à la tête chauve, et je me suis trouvé à l'extrémité du dernier contre-fort que lance vers la mer le petit Atlas. A 500 mètres au-dessus des vagues, je voyais à ma gauche la pointe Pescade, Alger, la maison carrée, et le cap Matifou ; à ma droite, l'embouchure de l'Isser et le cap sinueux qui ferme la rade de Dellys. En me retournant, je découvrais la Mitidja aux cent villages, la chaîne du petit Atlas, et le Djurjura tout blanc de neige, et dont les pics aigus flamboyaient sous les rayons du soleil couchant.

A droite du promontoire dont j'occupais la cime, le ruisseau dont je t'ai parlé tombe dans une petite baie entourée de falaises ; la forêt va jusqu'à leur crête, et les jours de gros temps, la houle doit jaillir sur le tronc des chênes. Même en Afrique, il est rare que la végétation s'avance aussi près des flots, et je me croyais transporté dans les forêts embaumées qu'a visitées, dans ses rêves, le gracieux auteur de *la Floride*.

Hélas ! je m'aperçus trop tôt que je n'étais pas sous leurs arceaux tranquilles où nul homme n'avait pénétré ; j'avais voulu rentrer par la vallée de l'Isser, où campe un douair arabe, et il me fallut traverser un taillis brûlé depuis quelques jours. Les Arabes emploient souvent ce moyen d'avoir de l'herbe au printemps. Circuler là dedans est un véritable supplice ; les branches que le feu n'a pu entièrement consumer se changent en bâtons durs et cassants qui percent les pantalons les plus épais et les bottes les plus solides. Aussi, j'étais de très-mauvaise humeur, quand je me suis trouvé les yeux pleins de cendre au milieu des ruines d'un fort romain, vieux gardien du col des Beni-Aïcha. Ces ruines sont célèbres. C'est probablement ma course au milieu des charbons qui me les a fait trouver affreuses. Je n'y ai vu qu'une salle de bains effondrée et la moitié d'une arcade massive ; tout le reste n'est qu'un amas de pierres.

En Afrique, les ruines sont rarement pittoresques. Les vieux murs n'ont pas, comme chez nous, un manteau de mousse, de lierre et de griffées qui les soutienne et les égale ; leurs lignes sont sèches et dures, et ils ne disent rien ni à l'imagination ni au cœur, s'ils ne renferment pas de grandes beautés artistiques. Du reste, ce que nous aimons, d'ordinaire, dans une ruine, c'est son histoire, et on ne connaît pas celle de nos antiques monuments de l'Afrique romaine ou sassanide.

Un gros chêne liége, aux branches tortues et au tronc crevasé planté au milieu des débris d'une tour, voilà ce que j'ai le plus admiré dans ce lieu, cher aux antiquaires. C'est un arbre sacré, un arbre marabout comme on en rencontre souvent dans le pays arabe. On les reconnaît à une immense quantité de guenilles suspendues à leurs branches. Dans leur tronc, presque toujours creux, on trouve des lampes en terre cuite qui ressemblent à un tricorne posé sur un champignon, et des cierges en cire, de six pouces de long, gros comme le petit doigt et tordus comme une vrille. On ne sait pas d'une manière positive d'où provient le culte rendu à ces arbres, mais il est plus que probable que l'on vénère en eux la mémoire de saints personnages enterrés à leurs pieds. Ils sont presque tous très-vieux, et je n'ai jamais pu recueillir sur aucun d'eux une légende particulière, comme j'ai, très-souvent, trouvé sur les tombeaux de ces chiffons d'étoffes, de ces lampes et de ces cierges, je les regarde, pour mon compte, comme des monuments funèbres.

Caravansérail des Issers, octobre 1858.

Du col des Beni-Aïcha, on découvre une vallée déserte et nue, large d'une demi-lieue, longue de cinq, bornée par des collines aux formes arrondies ; c'est la plaine des Issers. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit qu'une prairie grisâtre sur laquelle se détachent les murs blancs du caravansérail et quelques bouquets d'oliviers. On descend ensuite à travers des taillis de lentisques et de chênes verts, et on arrive à l'Isser, rivière trouble et paresseuse qui roule lentement au fond d'un lit sinueux et encaissé. Les nombreux ruisseaux qu'elle reçoit courent au hasard dans la plaine dès les premières pluies et y forment soit des étangs bordés de roseaux, soit d'immenses marais profonds de quelques centimètres, couverts d'anémones et d'asphodèles. Les chaleurs d'avril changent les étangs en bourbiers infects et les marais en prairies où poussent d'innombrables touffes d'artichauts sauvages. Aussi la plaine des Issers est-elle à peu près inhabitable ; l'hiver, on y est toujours dans l'eau, et l'été on y a bientôt pris la fièvre. Les Arabes ne cultivent que le pied des collines ; le reste sert de pâtures à de nombreux chameaux qui rentrent chaque soir dans les villages bâtis assez haut pour être à l'abri du brouillard de la vallée.

La route d'Alger à Dellys traverse diagonalement les Issers, et au point où se détache celle de Dra-el-Mizan, nous avons bâti un grand caravansérail près duquel nous campons maintenant.

Les pluies ont commencé, et les promenades sont à peu près impossibles. Les journées sont longues, pour moi qui n'aime pas à rester sous la tente, et

dès que le soleil se montre, je vais poursuivre les bécassines, et les canards sauvages. Je reviens, le plus souvent, les mains vides et mouillé jusqu'aux genoux; mais, je suis sorti de ces tentes sales et de ce camp boueux. Le soir, je fais avec mon couteau des pipes en bryère, je lis et je joue au loto.

Camp de Pharaoun, décembre 1856.

Pour aller du caravansérail des Issers au village kabyle de Pharaoun, que nous occupons maintenant, avec un bataillon du 93^e de ligne, on passe près du bordj Menaël, vieux fort turc à moitié ruiné, demeure du caïd du Maghzen des Flissas. Mohamed-ben-Kaddour est un brave soldat; il aime les beaux chevaux, les beaux lévriers, les belles armes, il aime la chasse et la guerre; c'est un véritable Arabe égaré au milieu des tribus à moitié kabyles du bassin des Issers. « Je n'ai pas d'argent, mais disait-il un jour, je ne suis pas un *mercanti*, mais j'ai des chevaux, des burnous et des sloughi. »

Il méprise tout ce qui ne porte pas un sabre, et un employé civil, venu d'Alger pour régler une succession, ayant voulu se donner, près de lui, des airs d'importance, il lui montra sa main petite et effilée, et lui dit en souriant :

« Vois-tu cette main, quand il y tombe un grain de poudre, je souffle dessus et elle redevient blanche; mais quand les doigts ont été salés par des écus, on a beau les frotter avec du savon, ils sentent toujours le juif. »

Mohamed est pourtant beaucoup plus civilisé que la plupart de ses compatriotes. A notre solde depuis dix ans, il parle français, il est intelligent et instruit, et il ne comprend pas, pour un honnête homme, d'autre état que celui de soldat. Cette croyance, partagée par tous les Arabes, est un des plus grands obstacles que nous ayons à vaincre, lorsque nous voulons les plier à nos institutions et à nos lois. Ils sont bien les fils de ceux qui partirent de la Mecque, le Coran d'une main et le sabre de l'autre.

Mohamed n'a pourtant pas encore oublié tout à fait ses premières années, et il parle toujours avec plaisir du temps où il était à la solde des Turcs, dans le bordj de Menaël. Voici la traduction aussi exacte que possible de couplets faits par lui et qu'il chante souvent :

Au pied de tes remparts tes canons sont tombés!

Tu n'es plus mon vieux bordj à la blanche muraille!

L'airain n'entonne plus, sur tes créneaux bombés,

La chanson des jours de bataille.

Ta porte aux lourds battants, garnis de clous d'acier,

Près de ses gonds rouillés noircit dans la poussière,

Et les vers ont rongé les montants d'olivier

Du pont-levis couché par terre.

Sous ton porche désert, plus de fusils brillants,

Plus d'esclaves, le soir, ramenant les cavales

A la croupe nerveuse, aux yeux étincelants;

Plus de tambours, plus de cymbales.

Plus de noirs étalons gardés pour les combats,

Plus de spahis, joyeux quand la trompette éclate,

Dont les chebirs bronzés sonnent à chaque pas.

Sous le long burnous écarlate,

Tu n'es plus maintenant, — toi que j'ai vu si beau,
Quand le drapeau sanglant flottait sur ta coupole, —
De ronges, de débris qu'un informe monceau
D'un lâche corbeau s'envole.

Nous avons été grands, notre règne est flou;

Le chrétien est plus fort que le fils du prophète.

Seigneur, tu l'as voulu, que ton nom soit béni,

Devant lui je baisse la tête.

Après avoir dépassé bordj Menaël, on traverse des collines arides, on campe au caravansérail de l'Azib-Zamoun, et on remonte le Sebaou jusqu'à l'embouchure de l'Oued-Kouerd, sur lequel nous jetons un pont.

Notre camp, adossé à des montagnes boisées, fait face à la rivière. L'Oued-Kouerd serpente dans une immense forêt de roseaux; les rives du Sebaou sont bordées de marais, et le ghier de toute sorte, depuis la bécassine jusqu'au sanglier, abonde autour de nous.

Les Kabyles ne sont pas chasseurs comme les Arabes, la poudre est chère dans la montagne, et le gibier qu'ils peuvent atteindre ne les indemnisant, ni de leurs dépenses, ni de la perte de leur temps, ils ne poursuivent guère que les bêtes fauves. Mais la chasse du sanglier est un de nos plus grands plaisirs, et souvent les chefs kabyles nous aident à la faire. Hier un caïd, notre voisin, nous invita à venir poursuivre, avec lui, les hôtes des roseaux de l'Oued-Kouerd, et nous offrit une diffa. N'ayant pu encore te parler de la somptueuse hospitalité des grands chefs arabes et des luttes sanglantes avec le *seigneur à la grosse tête*, je vais te décrire notre chasse et le festin qui l'a suivi.

Au jour fixé, les cavaliers se réunissent autour de la maison du chef. Ceux qui n'ont pas de chevaux, s'arment de longues gaules et partent en avant. Arrivés à l'endroit reconnu la veille, les traqueurs espacés de cinq en cinq pas, forment un large demi-cercle et marchent droit devant eux, en frappant chaque buisson et en poussant de grands cris; les sangliers sortent par le côté laissé libre et défilent devant les chasseurs, qui les tirent à leur aise. Il est, le plus souvent, impossible de les suivre dans les broussailles et dans les fondrières où ils se réfugient; mais si, par hasard, un d'eux gagne la plaine, les cavaliers s'élançant à sa poursuite. Les burnous flottent, les fusils tournoient, les chevaux déchirés par l'éperon franchissent tous les obstacles. Une fois l'Arabe grisé par cette course furieuse, il ne s'occupe plus de ce qui l'entoure, il tire toujours et quand même, tant pis pour ceux qui sont devant lui. Les mieux montés piquent droit sur la bête, et, au moment où ils vont la dépasser, déchargent sur elles leurs fusils ou leurs pistolets. D'autres fois on lance les sloughis, qui bondissent sur le sanglier, le saisissent par les oreilles, se pendent à ses flancs et le tiennent immobile jusqu'à ce qu'on vienne lui casser la tête d'un coup de pistolet.

J'ai souvent vu dans ces chasses trois ou quatre cents Arabes. Il y a bien quelques jambes cassées, quelques chevaux fourbus, quelques balles qui se trompent d'adresse, mais qu'importe! Les chevaux ont henni, la poudre a parlé, tout le monde est heureux, même les traqueurs qui ont passé la journée à courir dans les épines en criant à tue-tête.

La salle de réception du caïd de l'Oued-Kouerd,

est une chambre basse, sans fenêtre, dans laquelle on pénètre par une porte très-basse. Une natte d'alfa couvre le sol, et deux chaises de paille sont appuyées contre le mur. Le caïd est excessivement fier de ces deux chaises, dont il ne se sert jamais, du reste. On nous fit asseoir sur la natte, et on nous apporta une corbeille de galettes au miel, frites dans du beurre. Une gargoulette d'eau fraîche et un chaudron plein de lait circulaient de bouche en bouche. Lorsque nous eûmes assez des galettes, on nous servit dans un grand plat de bois, une montagne de kouskous, surmontée de morceaux de mouton bouilli.

Le kouskous est une espèce de semoule dont les grains ont à peu près la grosseur de ceux du riz. On le fait cuire à la vapeur, puis on l'égoutte soigneusement. C'est la nourriture habituelle de l'Arabe. Les riches y ajoutent un poulet ou un morceau de mouton qu'ils placent par-dessus. Le kouskous servi, on enlève la viande, on creuse un trou dans le milieu, et on y verse une sauce composée de bouillon, de piment et de poivre rouge. Chaque convive déchire avec ses doigts un morceau de viande, et, armé d'une cuiller de bois, fait devant lui un petit trou dans lequel il puise le kouskous. Celui qui a pris un os, le dépose au milieu du plat, après l'avoir sucé. Il n'est pas poli de mettre sa cuiller dans le trou de son voisin, de prendre un os qui a déjà été rongé, et de souffler avant de boire dans la gargoulette ou dans le chaudron. Lorsque les cuillers restent immobiles

dans le plat, on l'enlève et on le donne aux spectateurs, qui suçent minutieusement chaque os ayant de le jeter aux chiens. Après le kouskous, on nous apporta encore des pâtisseries au miel, puis on nous versa, avec une aiguière de cuivre, de l'eau sur les doigts, et on servit le café. Le café doit se prendre bouillant, et il est de bon ton de prouver à son hôte, par tous les moyens possibles, que l'on a fait honneur à son repas.

Comme on tenait à nous bien traiter, on n'avait épargné ni le poivre, ni le piment, et j'ai encore la bouche en feu. Le kouskous est, à mon avis, la plus affreuse chose que l'on puisse manger, et pourtant, lorsqu'un Arabe vous invite, il faut, sous peine de lui faire une mortelle offense, en manger quelques cuillerées.

Nous sommes rentrés à la nuit, n'en pouvant plus, avec une maigre capture. Nous n'avions tué que deux sangliers.

.....
 Mon cher ami, ce matin j'étais à la chasse, et ce soir je pars pour l'Italie. C'est une bonne nouvelle, et pourtant je ne m'éloigne pas sans regrets de ce pays que j'aime. Lorsque le soldat part, il ne sait jamais s'il reviendra.

Adieu, et si les Autrichiens me prennent une jambe, tu me prêteras ton bras pour aller revoir les rochers de la pointe Pescade et les orangers de Bli-dah.

LOUIS DE LUYRON.

CONVERSATIONS EN FAMILLE

ALICE. Grand'mère, voilà une lettre pour vous. Il y a quelque chose de dur sous l'enveloppe; c'est peut-être un portrait-carte.

MADAME DE SÉRIZY. C'est une carte, mais non un portrait. Lis, ma fille, je ne trouve pas mes lunettes.

ALICE, éclatant de rire. Oh! grand'mère, que c'est drôle! Écoutez, s'il vous plaît. (Elle lit.) *Monsieur et madame de Ponteville seront chez eux tous les mardis.* Qu'est-ce que cela nous fait? Tant mieux s'ils se trouvent bien chez eux! Je les en félicite de toute mon âme. (Elle chante.) *Où peut-on être mieux?*

MADAME DE SÉRIZY. Folle! n'y a-t-il pas autre chose sur cette carte?

ALICE. Ah! si! en petites, petites lettres, dans le coin, on lit: *On dansera.* C'est donc une invitation, grand'mère?

MADAME DE SÉRIZY. Oui, ma chère petite, une invitation à la mode; les gens de mon âge trouvent ce mode étrange, cette mode peu polie, mais il faut se conformer à l'usage et hurler avec les loups.

ALICE. Comment faisait-on jadis les invitations, grand'mère?

MADAME DE SÉRIZY. En employant des formules polies et qui ne semblaient pas destinées à être insérées dans les annonces d'un journal. Par exemple: Monsieur et madame de Ponteville prient madame et mademoiselle de Sérizy de leur faire l'honneur de venir passer la soirée chez eux mardi (ou tous les mardis). On dansera.

Il y a dans cette formule un sentiment de déférence qui toujours fait partie du code civil des gens bien élevés.

ALICE. Bonne maman, dans l'angle de la carte, il y a quatre lettres: R. S. V. P. Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DE SÉRIZY. Voilà, ma fille, une question qui ne marque pas beaucoup de réflexion. Ces lettres cabalistiques veulent dire tout simplement: *Réponse, s'il vous plaît.*

ALICE. Ah! c'est entendu. Et que répondrons-nous, bonne mère?

MADAME DE SÉRIZY. Assieds-toi, prends la plume, du petit papier et écris !

« Madame et mademoiselle de Sérizy auront l'honneur de se rendre à l'aimable invitation de M. et madame de Ponteville, le mardi 10 février. Elles tui offrent leurs compliments distingués. »

ALICE. Pas de signature ?

MADAME DE SÉRIZY. Non, mais le lieu et la date au bas du billet.

ALICE. On répond toujours à ces billets imprimés ?

MADAME DE SÉRIZY. Toujours, si l'on sait vivre. Il faut répondre *immédiatement*, afin qu'en cas de refus, les personnes qui ont invité puissent faire profiter une autre connaissance de la place disponible ; il faut répondre *clairement*, car les billets à la troisième personne sont souvent ambigus. Je me souviens que le maire d'une petite ville écrivait un jour à un ami ces mots :

« M. Damien a l'honneur d'inviter M. Dupont à diner, et il lui annonce qu'il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. »

Qui, chevalier ? Le maire Damien ou M. Dupont ? La chronique raconte que ce dernier crut être l'élu du pouvoir, et qu'il annonça sa félicité par toute la ville, avant que d'aller dîner avec son ami, qui portait déjà à sa boutonnière les insignes reçus le matin. Comprends-tu le danger des équivoques ?

ALICE. Oui, grand'mère. Mais s'il survenait un accident, entre l'acceptation et la soirée, faudrait-il se faire dédire ?

MADAME DE SÉRIZY. Oui, par un billet d'excuse, le plus poli possible, et la politesse veut que l'on ne s'excuse pas sous un prétexte banal et frivole.

ALICE. Et les invitations à diner, comment les fait-on ?

MADAME DE SÉRIZY. Verbalement, ou par une jolie petite lettre affectueuse, si c'est un dîner d'intimes ; par une lettre imprimée ou une carte sous enveloppe, si c'est un grand dîner, composé de nombreux convives, et surtout un dîner officiel, c'est-à-dire un dîner donné par un haut fonctionnaire à ses collègues et aux autres personnes distinguées d'une ville. On dit alors :

« M. L..., receveur général (supposons) du Calvados, et madame L..., prient M. X... de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux le... à... heures. R. S. V. P. »

ALICE. Et faut-il faire les invitations longtemps à l'avance ?

MADAME DE SÉRIZY. Le délai est plus ou moins long, selon la solennité du dîner ou du bal. Pour un dîner, huit jours à l'avance semblent une bonne mesure ; pour un grand bal, douze ou quinze jours.

ALICE. Il faut bien que l'on puisse préparer sa toilette. Mais, bonne mère, on fait encore une autre espèce d'invitation : celle pour les messes de mariage ?

MADAME DE SÉRIZY. En effet, c'est une coutume nouvelle qui a de bons côtés. Ne pouvant inviter tous

ses amis, toutes ses connaissances à la noce — les noces de Gamache en plein air ne sont plus de notre siècle — on demande à ceux dont on est connu un témoignage d'intérêt, en les priant d'assister à la messe nuptiale. Tu connais la formule :

« M. M... et madame M... ont l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Thérèse M..., leur fille, avec M. Auguste T... »
« Ils vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le... à... heures, en l'église de... »

Il faut observer dans la rédaction de ces billets de faire part, de mentionner toujours le nom de famille de la jeune fille et du jeune homme, et de ne pas se borner à dire : *de mademoiselle Thérèse, leur fille*, ce qui est du style d'état civil, mais n'est pas de bon goût. Autre remarque : en pliant les billets, on place toujours au-dessus et le premier celui de la partie qui se trouve en relation la plus intime avec la famille à qui on adresse le billet. Comprends-tu, Alice ? Si le petit Ludovic se mariait (ceci serait précocité), nous adresserions à nos amis notre billet de part, en le plaçant au-dessus des lettres venant de la famille de la fiancée. Ce sont là, ma fille, de bien minimes détails, mais la politesse ne se compose que d'infiniment petits.

ALICE. Et que fait-on quand on a reçu une de ces invitations pour la messe de mariage ?

MADAME DE SÉRIZY. On tache de s'y rendre, et, je n'ai pas besoin de te le dire, on prie de bon cœur pour les époux ; puis, au retour de l'église, on envoie des cartes aux parents du mari et de la femme. Cela suffit quand il n'y a pas de liaison particulière.

ALICE. Et les invitations de deuil, faut-il y répondre bien exactement ?

MADAME DE SÉRIZY. Quand on le peut, c'est un devoir de charité (charité, sœur aînée de la politesse), et j'avoue qu'il m'est difficile de ne pas assister à une messe de *Requiem*. Ces marques d'intérêt sont toujours consolantes pour une famille affligée, et l'apôtre saint Paul dit qu'il *vaut mieux aller dans la maison du deuil que dans la maison du banquet*.

ALICE. Ludovic, quand il sera plus âgé, ira donc aux enterrements ?

MADAME DE SÉRIZY. Autant qu'il pourra le faire. Il ira, vêtu de noir ; il attendra, dans la maison mortuaire, le départ du convoi ; il le suivra en silence, et, s'il est possible, tête nue ; il s'abstiendra des conversations et des rires indécents dont les gens mal élevés accompagnent le cercueil de ceux qui furent leurs amis ; il assistera avec recueillement aux cérémonies de l'église et du cimetière, et après, si telle est la coutume du pays, il fera visite à la famille en deuil, ou il déposera une carte à sa porte.

ALICE. Je lui répéterai cette conversation, bonne mère.

MADAME DE SÉRIZY. Oui, mon enfant, et maintenant envoie le billet que tu viens d'écrire, et montre-moi tes robes et tes coiffures, afin que nous arrangeons ta toilette pour mardi.

Nous avons trop besoin de nous réconforter, après les longues privations de la disette, pour ne pas en tourner un hymne d'allégresse. Le fait est que de plus en plus nous nous sommes habitués à entendre de voix plus que jamais, et nous nous sommes mieux habitués à celle de M. Villaret dans la messe, à l'Opéra. La messe a été chantée par lui avec une ampleur et une pureté remarquables. Un peu plus d'intonation religieuse eût été nécessaire, mais on comprend de suite qu'un tel parti n'eût pas été le meilleur de toutes les situations. Toutefois nous retrouvons le calme et la sérénité aux églises cathédrales des premiers de

REVUE MUSICALE

que Gluck, Mozart, Beethoven et toute la pléiade des souverains de l'art, enveloppés de leurs magnifiques chants, chanteraient des hymnes sublimes en l'honneur de notre Dieu. Mais nous ne sommes pas seuls à nous réconforter, dans les églises cathédrales de Paris, les mélodies célestes de V. Villaret, ce maître inimitable que M. M. Meyerbeer fait passer dans nos églises, comme on voit grandir et se hisser les fatrases de nos cathédrales. Les grandes voix de nos cathédrales nous ont fait connaître de nouveaux chefs-d'œuvre de l'art, et nous avons vu que les églises cathédrales de Paris ont été enrichies de chefs-d'œuvre de l'art.

Le mois de décembre arrivé, nous pouvons bien anticiper sur les publications nouvelles de janvier, et abandonner, dès à présent, l'année 1863, pour ce qui regarde notre collection musicale.

La quantité prodigieuse, et toujours croissante, des compositions qui se produisent chaque année, nous oblige de plus en plus à apporter dans le choix de nos ouvrages une intelligence sage et éclairée, et ce n'est qu'après un minutieux examen qu'ils sont admis à figurer dans nos colonnes. En 1864, comme dans les années précédentes, nous ne négligerons rien pour accomplir la tâche que nous nous sommes imposée, et dans laquelle, les éditeurs de musique les plus importants, et les plus en vogue de Paris, nous apportent chaque jour, leur intelligent concours.

Voilà le premier morceau, qu'au hasard, nous prenons entre mille, dans les collections de M. Girod : deux des immortels *Nocturnes* de Chopin, réunis et transcrits, par A. Frélon, pour orgue expressif; heureuse inspiration s'il en fut jamais, car mieux que tout autre musique, celle de ce maître inimitable, convient par son caractère profondément senti, à ce grave et sonore instrument.

Si nous laissons de côté la musique un peu sérieuse de l'orgue expressif, nous distinguons tout d'abord, une déli-

cieuse *Romance sans paroles*, pour le piano, composée par l'auteur du *Désert*, de *Christophe Colomb* et de *Lalla-Roukh* : *Félicien David*.

Les sémillants quadrilles de la saison, viennent se grouper autour des mazurkas et des valseuses sentimentales. Tels sont *L'Ambra*, de Magnus, et *Varsovie*, de F. Lionville, polkas-mazurkas; *Chants d'Allemagne*, d'Arban, *Puebla*, de Liouville; *les Faucheurs*, de Graziani, quadrilles; *les Renaissances*, de J. Mikel; *Rosa*, de Divoir; *Mosotys*, de H. Nöblet; *la Mexicaine*, de A. Deslandres, valse; *le Canon rayé*, polka militaire, de L. Cheyrier; *le Papillon*, autre polka de H. Holtz; *les Bonnes petites amies*, six danses différentes, par Strauss et Wallestein; et *Impérial galop*, par Leduc.

Nous ne devons pas omettre de mentionner deux remarquables recueils d'études pour piano, par Valentin : l'un, intitulé : *Agilité et Expression*; l'autre : *Chant et Vélocité*, études de mécanisme; ainsi que de très-jolis duos à quatre mains, par J. Yung.

Il ne sera pas superflu de rappeler aux abonnés que la belle partition de *Lalla-Roukh*, — piano et chant — est mise à leur disposition avec remise sur le prix net.

M. L.

L'AUTOMNE — MATHIEU DE LA DROME — LES TROYENS LES TÉNORS VILLARET ET FRASCHINI



La migration d'automne est terminée, les feuilles jonchent le sol, la campagne est déserte, et les oiseaux de l'art reviennent en foule sous leur climat privilégié. Déjà la grande volière parisienne retentit de mille chants harmonieux. A mesure que le soleil voile de nuages sombres ses rayons attiédés, les lumières de la grande cité s'éparpillent en gerbes multiples. Les magasins se décorent de splendeurs nouvelles, de l'hiver, les théâtres se peuplent de spectateurs empressés, les orchestres préparent leurs concerts ou leurs charivaris; les auteurs s'inscrivent aux portes des directeurs, les chanteurs valent mystérieusement un œuf cru tous les matins, et le public de Paris, quadruplé par le public flottant, s'at-

troupe devant les gigantesques affiches qui lui promettent des avalanches de merveilles. Et de tout cela, qu'advient-il en réalité? Dieu, qui a créé les mondes, leurs systèmes et leurs mystères, Dieu seul pourrait nous apprendre ce qui se passera dans trois mois, à moins que M. Mathieu de la Drôme, ce prophète des temps modernes, ne nous révèle dans son fameux almanach de 1864, que notre méchant petit monde va très-incessamment faire place à un monde meilleur.

On voit tant de chefs-d'œuvre en ces temps de progrès, qu'il se pourrait qu'on vit ce qu'on n'a vu jamais.

Ma foi, chères lectrices, nous ne serions pas trop fâchées de ce remaniement soudain, n'est-ce pas? pourvu qu'il ne nous tombât aucun cheveu de la tête, et que dans la planète promise, nous fussions certaines de trouver bon gîte, bon feu, bonne table et joyeux voisins.

D'abord, sous le rapport musical, il est probable que nous aurions quelque chose à y gagner. Assurément les archanges nous feraient entendre des mélodies divines et inconnues, et peut-être bien

que Gluck, Mozart, Beethoven et toute la pléiade des souverains de l'art, enveloppés de leurs manteaux de vapeurs, chanteraient des hymnes sublimes en l'honneur de notre entrée triomphante. C'est à coup sûr, dans les sphères éthérées que nous écouterons les mélodies célestes de l'Africaine, ce mythe insaisissable que M. Meyerbeer fait passer dans nos rêves, comme on voit grandir et se dissiper les fantasmagories prestigieuses en si grande vogue aujourd'hui. Mais que parlons-nous de pauvretés musicales, quand les Troyens nous ouvrent toute une mine de trésors ! quand une œuvre virile, l'œuvre d'un esprit convaincu, fait son apparition sur la scène du monde ! Nous ne pouvons analyser aujourd'hui, avec les détails qu'elle comporte, la partition de M. Berlioz. — Nous dirons seulement qu'en ces temps de charlatanisme et de réclame, un ouvrage de si haute portée, plein de beautés saines et vigoureuses, est une bonne fortune aussi précieuse que rare, que l'année 1863 doit être fière de l'avoir produite, et qu'enfin nous en donnerons une définition consciencieuse dans notre prochain numéro. Ajoutons encore que l'épopée de Berlioz contient tout un peuple de personnages chantants, qui, bien que secondaires, ne pouvaient être abandonnés à de simples coryphées ; les chanteurs y ont des rôles de peu d'importance, et cependant tous y ont obtenu d'unanimes suffrages. C'est que le sentiment qui domine dans l'ouvrage, est profondément humain, c'est qu'il n'y a rien de cherché, de tremblant, d'inquiet ; c'est qu'enfin les situations sont pathétiques sans cris, et passionnées sans emphase, ce qui prouve une fois de plus que rien n'est si beau que le vrai.

On affirme que l'année 1864 sera féconde en té-nors comme l'année 1863 fut fertile en vins.

Nous avons trop besoin de nous reconforter, après les longues privations de la disette, pour ne pas entonner un hymne d'allégresse. Le fait est que depuis longtemps nous n'avions pas entendu de voix plus belle, plus large et mieux timbrée que celle de M. Villaret dans *la Juive*, à l'Opéra. La Pâque a été chantée par lui avec une ampleur et une pureté magnifiques. Un peu plus d'onction religieuse nous eût semblé nécessaire ; mais on comprend qu'un talent pareil saura se mettre à la hauteur de toutes les situations, lorsqu'il aura retrouvé le calme impossible aux émotions brûlantes des premiers débuts.

Une véritable révélation s'est produite au Théâtre Italien dans la personne du ténor Fraschini, dont le nom arrive à nos oreilles pour la première fois. Qu'on s'imagine l'étonnement de la salle entière en écoutant cette admirable voix dans l'opéra de *la Lucia* ! Rubini n'excita jamais plus de trépignements d'enthousiasme ! Fraschini possède une voix dont le timbre est à la fois sympathique et vibrant, plein de charme et d'énergie, d'une grande rondeur et d'un velouté exquis. — Les trois registres se lient entre eux d'une façon admirable ; les notes de poitrine s'élèvent jusqu'aux limites les plus hautes, sans effort, sans fatigue et de manière à ce que, même dans les demi-teintes, Fraschini peut substituer la voix mixte à la voix de tête dont l'abus devient si fréquent, et, nous l'avouerons, si désagréable à l'oreille. Une méthode parfaite, l'expérience la plus consommée des effets de scène, une expression sobre et vraie, une justesse irréprochable, telles sont les qualités précieuses du nouveau ténor italien.

MARIE LASSAUEUR.

Economie Domestique

Liqueur de brou de noix.

Cueillez les noix quand elles ont atteint les deux tiers de leur grosseur, et choisissez-les aussi belles, aussi saines que possible ; écrasez-les dans un mortier de pierre ; mettez-les dans une cruche de grès avec une certaine quantité d'eau-de-vie et un peu de muscade et de girofle ; laissez infuser pendant deux mois. Pour soixante noix, on emploie trois litres d'eau-de-vie, 2 grammes de girofle et autant de muscade. Au bout de deux mois, on tire au clair, à travers un tamis fin, on y ajoute 200 grammes de sucre par litre, et on laisse encore infuser pendant quinze jours. Il ne reste plus qu'à filtrer la liqueur à la chausse et à la mettre en bouteilles.

Eau de bluets pour les yeux.

Prenez un litre d'eau tiède, faites-y macérer 300 grammes de bluets fraîchement cueillis. Vingt-quatre heures après, passez le liquide, écrasez les fleurs mouillées et versez dessus un litre d'eau bouillante. Quand le liquide sera froid, réunissez-le au premier ; laissez reposer dans une cave pendant trois jours ; décantez avec le plus grand soin, ajoutez vingt gouttes d'eau-de-vie camphrée et vingt gouttes de teinture de safran.

Conservez à la cave dans de petites bouteilles bien bouchées. On lave avec cette eau les yeux fatigués ; on peut s'en servir à cinq ou six reprises par jour ; elle est d'un usage excellent.

grande valeur. L'ai fort souvent de vous faire mon-
ce ne sont encore que les grands parents qui donnent
à Noël. N'avons-nous pas aussi pendant ce mois, le
commencement des réjouissances de Noël, qui ont
bien plus de charme que les grandes réjouissances
vous attendent un grand
l'assemblée dans ses
dout de faire désormais
mort personne dans ses
dut devant à chaque jour de sa vie la rapeler
son crime en humiliaut; & à faire plus trois
chapelain en l'honneur des trois étudiants condam-
nés; le sire gardé étroitement en prison pendant
deux années, ou aller courtoiser en Palestine.

Correspondance.

les quelques résistances.
les conclusions en dix années de passément
étaient - d'ordinaire - sans exception
mais

Ln vous parlant des ruines du château de Coucy, dans mon dernier article, mes chères amies, je vous ai donné quelques traits relatifs à cette maison illustre et au temps où elle commençait à s'établir. Je n'ajouterai qu'un seul fait assez curieux et peu connu. Il vous montrera une fois de plus encore la puissance des barons du moyen âge.

Le treizième siècle vit l'apogée de la gloire de la maison de Coucy. Après Enguerrand III, ses descendants héritent de sa valeur comme de sa puissance et des biens immenses de ce patrimoine presque royal. Raoul de Coucy, le héros de sa race, accompagne le roi saint Louis à la dernière croisade, et meurt au combat de Mansourah, à côté du comte d'Artois, frère du roi.

C'est le type achevé des chevaliers de la croisade. Après lui, va briller dans une grandeur et une puissance qui augmentent chaque jour, Enguerrand IV, le grand sire, comme on l'appelait de son temps. Ebloui lui-même de sa force et de sa puissance, Enguerrand IV osa commettre des crimes, assuré de n'en recevoir aucun châtement. Mais il n'a pas compris la justice de saint Louis; il oublie le chêne où le saint roi vient s'asseoir pour écouter les plaintes de ses sujets et soulager leurs maux.

En ce temps-là, on faisait bon marché de la vie des hommes. Entre un lapin et un manant, il n'y avait guère de différence. Il se trouva qu'un jour, de jeunes écuyers de bonne maison, mais inconnus dans les domaines de Coucy, vinrent chasser et « s'ébatta de joie, » dit la légende, dans les belles forêts avoisinant le manoir seigneurial. Il faut savoir que ce délit ne méritait ni plus ni moins que la mort, mais à l'égard des vassaux seulement.

Les trois jeunes hommes furent arrêtés et conduits devant Enguerrand IV. Ils réclamèrent hautement de leur noblesse et de leurs droits. On apprit même qu'ils étaient neveux de l'abbé de Saint-Nicolas-des-Bois, puissant seigneur ecclésiastique; mais ce fut ce qui les perdit, cet abbé était l'ennemi des Coucy depuis longtemps.

La sentence était injuste, puisque ces enfants étaient étrangers et ne connaissaient pas les lois des terres sur lesquelles ils avaient imprudemment chassé; mais ils furent tous trois pendus à un arbre de cette fatale forêt, et le bruit de leur mort se répandit aussitôt.

« Bien m'ordonnassent certainement de vous faire mon-
« tir, la France entière, notre parenté même, ne
« vous savaient pas; laissez donc de mes sœurs,
« sire Enguerrand de Coucy, et écoutez ce que j'ai
« décidé à votre endroit. »

« Le sire de Coucy était condamné à mort, et
« droit de faire désormais
« mort personne dans ses
« dut devant à chaque jour de sa vie la rapeler
« son crime en humiliaut; & à faire plus trois
« chapelain en l'honneur des trois étudiants condam-
« nés; le sire gardé étroitement en prison pendant
« deux années, ou aller courtoiser en Palestine.

« On voit par cette double proposition comment
« pouvait toi être emparé, ne sachant comment se
« tirer de cette difficile affaire. Le sire de Coucy
« mourut

Leur jeunesse, leur rang, l'abus de puissance dont venait de faire acte le haut seigneur dans ses domaines excitèrent enfin la colère et la justice du roi, et le sire de Coucy, le grand vassal, fut cité devant le roi, qui tint lit de justice à cette occasion solennelle.

Conduit, mais sans être enchaîné, dans la grosse tour du Louvre, Coucy déclina d'abord toute juridiction supérieure et refusa de répondre.

L'assemblée était en grande partie composée de princes et de seigneurs, tous ses alliés, ses parents ou ses amis. Le roi de Navarre, le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne, les comtes de Bar, de Soissons, l'archevêque de Reims, fils d'une Coucy, une foule d'autres personnages célèbres dans les armes et la prélature avaient d'avance résolu de sauver le sire de Coucy et d'appuyer son inviolabilité.

L'assemblée réunie sous cette influence, Coucy conserva l'air hautain qu'il n'avait pas abandonné, et demanda « le gage de bataille » ou « le jugement de Dieu. » Saint Louis, défenseur des trois victimes, recueillit les voix, et se trouva seul de son opinion.

« Philippe-Auguste mon aïeul, dit-il d'une voix ferme et grave, fist bien faire enquête contre Jean, sire de Sully, et le réinté stroitement en son chas- » tel, douze années durant. Or, quoi qu'advienne, sera » fait justice, du sire de Coucy, malgré son lignage » et ses amys. »

Mais le bon roi n'était pas encore assez fort pour tenir ainsi la parole royale que sa justice réclamait; et sans chercher à faire un mauvais calembour, on peut dire qu'il avait complé sans son hôte. Il vit la position difficile dans laquelle il était entré et ne sut plus comment en sortir. Sous prétexte de consulter son conseil privé, il quitta la séance où les princes, tous les pairs et grands vassaux avaient voulu demeurer pour protéger Enguerrand. Bientôt on vint dire au roi que Pierre, comte de Dreux s'est écrié, au milieu de l'assemblée : « Après sentence rendue contre » Coucy, ne restera plus au roi qu'à nous faire tous » pendre; car un premier pas fait, le reste coustera » peu de chose. »

Ces paroles, prononcées avec l'énergie et le sentiment d'un pouvoir formidable, furent accueillies, comme elles devaient l'être. Le roi n'osa pas prononcer l'arrêt de mort; il rentra dans la salle; puis, regardant le sire de Coucy prosterné à ses pieds et les pairs refusant toujours d'opiner contre un allié si puissant : — « Si croyais, dit-il, que

» Dieu m'ordonnast certainement de vous faire mourir, la France entière, notre parenté même, ne vous sauveraient pas; relevez donc de mes genoux, » sire Enguerrand de Coucy, et écoutez ce que j'ai décidé à votre endroit. »

Le sire de Coucy était condamné : 1° à perdre le droit de faire désormais emprisonner et mettre à mort personne dans ses domaines (arrêté équitable et qui devait, à chaque jour de sa vie, lui rappeler son crime en l'humiliant); 2° à faire bâtir trois chapelles en l'honneur des trois étudiants condamnés; 3° être gardé étroitement en prison pendant deux années, ou aller guerroyer en Palestine.

On voit par cette double proposition combien le pauvre roi était embarrassé, ne sachant comment se tirer de cette difficile affaire. Le sire de Coucy aimait mieux guerroyer n'importe où, plutôt que d'aller en prison; mais il ne fit ni l'un ni l'autre. — Conduit par la plupart des hauts barons jusqu'au château de Coucy, Enguerrand y rentra en triomphateur.

On se figure quelle fête eut lieu à son retour au château de ses pères. Les tournois, les jeux, les festins durèrent plus d'un mois. Nous ne pouvons suivre ici les conséquences et les révolutions successives de cette lutte des grands vassaux contre la royauté; nous sommes arrivés d'ailleurs à la décadence de l'illustre maison de Coucy. Avec Enguerrand IV s'éteignit la première race de ces puissants chevaliers; avec elle aussi son éclat le plus réel et le plus beau.

Maintenant le sang pur des Coucy ne coule plus dans les veines des héritiers du colossal donjon que bâtit Raoul. Un siècle à peine écoulé après la mort d'Enguerrand IV, la trahison d'une femme mettra le donjon et le manoir féodal aux mains du duc d'Orléans, oncle de Charles VI, et jusqu'à la révolution de 1793; ces tours majestueuses s'élevèrent dans les airs pour abriter après la race des preux de la féodalité, les princes de la maison royale de France.

Aujourd'hui toute cette grandeur est anéantie; le donjon a résisté plus que la puissance, plus que la majesté royale qu'il a si longtemps abritée et défendue. Le voyageur vient cueillir le lierre et l'aubépine qui poussent dans ces murailles abandonnées et silencieuses. L'herbe recouvre les dalles où passèrent tant de héros, tant de vies légendaires, tant de beautés; aujourd'hui cendres et poussière; bien des siècles encore, nous envelopperont de l'oubli, qu'on verra toujours debout, toujours géant, ce colossal donjon étonner l'antiquaire et le saisir d'admiration.

MODES.

Décembre, mes chères amies, est peut-être de tous les mois, celui pendant lequel nous avons le plus de plaisirs; d'abord toutes ces aimables *cachotteries*, pour arriver à surprendre nos parents, par un travail que, souvent nous avons eu de la peine à terminer sans laisser pénétrer notre secret; puis avouons-le aussi, une légère préoccupation des objets que nous recevrons au premier de l'an; sans compter les petits souvenirs que l'on commence à échanger à Noël; cependant cet usage n'étant pas encore parvenu à renverser notre traditionnel jour de l'an, et ce jour étant très-rapproché, ces présents ne sont que des bagatelles sans

grande valeur. J'ai tort lorsque je dis *échanger*, car ce ne sont encore que les grands parents qui donnent à Noël. N'avons-nous pas aussi, pendant ce mois, le commencement des réunions de famille, qui ont bien plus de charme que les grandes réunions qui vous attendent un peu plus tard.

Je sais que vous comptez aujourd'hui sur des détails de toilettes de bal et de soirée, aussi ai-je fait une ample provision de renseignements afin de vous les transmettre; je crois cependant que nous n'avons pas encore épuisé le chapitre des toilettes de ville, surtout à cette époque où l'on commence les visites, car chacun est de retour pour l'hiver; il ne reste plus que quelques retardataires.

Les confectons en drap ornées de passementerie seront très-convenables, sans exclure cependant celles en peluche et velours qui sont plus habillées, mais nullement indispensables à une jeune fille. Puisque je vous ai parlé toilettes de visite je vais vous en détailler quelques-unes.

Une robe en popeline de soie écossaise ornée de ruches en ruban assorti à l'une des nuances de l'étoffe, disposées en grecques; le corsage à pointé avec les mêmes grecques plus petites dessinant la veste, formant jockey sur le haut de la manche, et posées au bas de la manche qui est toujours très-étroite. Sous-manches et col en toile, avec entredeux et garniture en valenciennaise; paletot demi-ajusté en drap noir bordé d'une passementerie, puis une capote en satin blanc à fond mou, avec bavolet, ornement dessus et dessous en velours écossais, assorti à celui de la robe.

Comme costume de demi-deuil, une robe en foulard Shangai violet à petites lignes noires, avec deux ou trois petits volants en taffetas noir; un volant en taffetas noir est posé à l'entourure et au bas de la manche. Le pardessus est en peluche; la capote en taffetas violet avec bavolet de velours noir, ornement de velours dessus, dessous touffe de fleurs en peluche violette, mélangées de velours noir.

Comme troisième toilette, je puis vous citer une robe en taffetas bleu ou vert avec de petits filets noirs formant losanges, ornée dans le bas de trois rangs d'une passementerie noire très-étroite, à grélots, disposée en feston; la manche demi-ouverte, ornée ainsi que le corsage, d'une passementerie pareille à celle de la jupe et posée en feston plus petit. Un manteau en velours demi-ajusté à manches, ayant sur chaque couture une passementerie, l'une formant épaulette, et l'autre posée en revers au bas de la manche; pour compléter la toilette, une capote en crêpe blanc, avec bavolet et ornement en velours bleu ou vert assorti à la robe; dessous, petites fleurs en velours bleu, ou boutons de roses, si le chapeau est vert.

Remarquez, mesdemoiselles, que le velours et le crêpe ont complètement fait fusion, pourtant il y a quelques années le velours n'aurait même pas osé se placer sur un chapeau de paille, étant exclusivement considéré comme ornement d'hiver; aujourd'hui il est de toutes les saisons.

J'ai encore à tenir la promesse que j'ai faite aux jeunes filles qui, devenues jeunes femmes, nous sont néanmoins restées fidèles en leur indiquant deux toilettes que j'ai vues chez madame Charpentier: l'une est en poul de soie noir à fleurettes satinées groseilles, ornée dans le bas d'un seul rang de frange

en chenille noir et groseille, la même chenille plus courte, forme pèlerine carrée sur le corsage à pointes et orne les manches. Avec cette robe un paletot en drap-velours, orné de pattes en passementerie. Un chapeau en velours noir, avec touffe de plumes noires et groseilles; dessous, fleurs en peluche groseille, mélangées de dentelle noire; une dentelle noire retombe sur le bavole.

L'autre toilette se compose, d'une robe noire en drap de Lyon, étoffe de soie très-épaisse; tous les lés de la jupe, qui est très-ample, sont taillés en pointe, de larges losanges en taffetas bleu entourés d'une dentelle noire, sont posés au bas de la jupe et réunis par un velours noir, qui traverse les losanges en formant une pointe à laquelle est suspendu un gland; le même ornement est répété en petit sur le corsage et les manches.

La toilette est complétée, par un collet en velours noir, garni de deux rangs de dentelle, surmontée d'une passementerie avec jais; et un chapeau en velours royal blanc orné de velours bleu mélangé de dentelle; dessus, une touffe de plumes bleues; dessous, plumes bleues et traverse de velours.

Pour petite fille de quatre à cinq ans, une robe en taffetas noir garnie, dans le bas, d'un volant à plis creux de huit centimètres de hauteur; dans chacun des plis est posée une petite patte en velours ponceau; la veste seniorita est ornée comme la jupe, sous la veste une guimpe en mansouk. Le petit pardessus ajusté, en velours noir garni d'une petite passementerie à grelots; puis un chapeau noir en velours, avec petites plumes rouges et noires, complète ce costume qui est fort joli.

Maintenant, devenons tout à fait mondaines, puisque vous en avez un tel désir; mais avant de passer aux descriptions de toilettes légères, je veux vous recommander de ne pas négliger la confection d'un vêtement bien chaud, afin d'éviter ces mauvais rhumes qui trop souvent laissent pour la vie, lorsqu'ils ne l'abrègent pas, les traces de l'imprudence d'un moment. Ce vêtement peut être en flanelle, ou en cachemire blanc ouaté, garni de cygne ou de passementerie; j'en ai vu un charmant en forme de collet garni d'une chenille blanche, une pointe également garnie de chenille, fait pèlerine ou se relève sur la tête en capuchon; ayez soin aussi de vous munir de manches tricotées en laine douce et légère, afin de préserver vos bras du froid.

Pour toilette de bal, la tarlatane sera toujours portée par les jeunes filles; on fait, avec cette étoffe, des toilettes très-variées, les ornements pouvant se disposer de façons si diverses.

Je vous ai souvent engagées à confectionner vous-mêmes vos robes, et surtout vos robes de bal, dont la façon double le prix; je sais cependant que beaucoup d'entre vous ne sont pas assez exercées pour savoir ajuster parfaitement un corsage, lorsqu'il est décollé; mais il est facile aux moins habiles d'orner elles-mêmes la jupe et de donner seulement le corsage à la couturière. Les bouillonnés, les ruches, les volants en tarlatane ou ruban, le velours même feront de très-jolis ornements; les corsages seront à pointe, les manches bouillonnées, ayant dessous un bouillonné en tulle blanc, la berthe à pointe ou arrondie.

Vous pouvez sur une robe en tarlatane blanche

disposer dans le bas trois ou quatre bouillonnés, séparés par un velours bleu de chine, le dernier est surmonté du même velours; la berthe est formée par quatre petits bouillonnés disposés de même, et maintenue sur l'épaule par un nœud en velours bleu; la coiffure est composée de touffes de fleurs, en peluche assortie à la nuance du velours de la robe.

Une autre toilette également jolie peut se faire en tarlatane rose; la jupe ornée dans le bas de trois biais surmontés d'une ruche, faite avec une bande de tulle blanc, posée sur une bande double en tarlatane rose, formant transparent. Trois biais surmontés d'une petite ruche semblable forment la berthe. La coiffure est une guirlande de boutons de roses.

Pour robes de soirée, le taffetas, le foulard et la gaze de Chambéry seront également adoptés. J'en ai vu deux forts jolies préparées pour deux cousines.

La première était en foulard fond blanc à petits dessins bleus; au bas de la jupe étaient posés trois volants en ruban bleu étroit; le corsage à pointe, décollé; une pèlerine carrée en tulle ornée de bouillonnés et de rubans bleus, était destinée à cette toilette, ainsi qu'une coiffure en velours bleu et noir.

L'autre robe était en gaze de Chambéry fond blanc à petites raies noires, garnie d'une ruche en ruban groseille formant des C renversés; le corsage était décollé; une pèlerine en gaze pareille à la robe est garnie d'un effilé léger en soie groseille surmonté de ruches rappelant en petit l'ornement de la jupe. La jeune fille devait placer dans ses cheveux un nœud en velours noir et ruban groseille, les pans du ruban étaient garnis d'un effilé, formaient draperie et tombaient derrière le cou.

Vous le voyez mes chères amies, je vous envoie de nombreux détails pour vos toilettes; mais avec la fâcheuse tendance qu'a en ce moment la mode, de copier les habillements d'homme, je prévois qu'incessamment, je n'aurai plus qu'à vous renvoyer aux journaux des tailleurs. Il est vraiment déplorable qu'insensiblement les femmes arrivent à des allures tout à fait masculines; on a vu aux bains de mer des dames se promenant la canne à la main, et dans plusieurs magasins on lit cette inscription: « Cannes de dames. »

Je me reporte à quelques années en arrière et je me souviens que lorsque le premier vêtement à manches a fait son apparition, on a dit: « Madame a pris le paletot de Monsieur. » Mais comparez ce paletot à ceux que l'on fait aujourd'hui; on a ajouté des revers, puis des poches, puis des boutons de métal, on a rétréci les manches et enfin on est arrivé à mettre des poches derrière, comme à un véritable paletot d'homme. Les femmes ont aussi commencé par mettre des talons à leurs bottines, maintenant elles portent des bottes, plus tard il leur faudra des épérons!

Les chapeaux changent de forme, on les varie, et quelques personnes en sont arrivées aujourd'hui à se coiffer de petites casquettes en velours avec visière.

Vous comprenez que nous devons protester contre ces excentricités de la mode; aussi, je viens faire appel à toutes les personnes sensées, pour éviter l'écueil dans lequel nous sommes près de tomber!

EXPLICATIONS

Planche XII

COTÉ DES BRODERIES. — 1 à 4, Robe de baptême — 5, C. L. — 6, *Lucie* — 7, D. L. enlacés — 8, V. G. enlacés — 9, M. M. — 10, R. A. — 11, *Honorine* — 12, E. D. — 13 et 14, *Parure* — 15, Mouchoir écusson avec L. D. — 16, B. L. G. — 17, L. R. — 18, M. J. — 19, T. L. — 20, H. D. enlacés — 21, B. D. enlacés — 22, Écusson avec *Ketty* — 23, L. T. — 24, J. L. enlacés — 25, Écusson avec L. M. enlacés — 26, F. L. enlacés — 27, *Clémence* — 28, M. C. enlacés — 29 et 30, Bonnet d'enfant — 31, Écusson avec J. M. enlacés.

COTÉ DES PATRONS — 1 à 8, Costume de petit garçon — 9 à 12, Guêtre — 13 et 14, *Parure* en mignardise — 15, Voile de fauteuil — 16 à 18, *Bruyère* — 19, *Jupon* tricoté — 20 à 23, *Vide-poche* étageré.

COTÉ DES BRODERIES

1 à 4, Robe de baptême, feston, plumetis et application de tulle sur nansouk.

- 1, Devant de la robe.
- 2, Devant du corsage.
- 3, Bas de la jupe.
- 4, Bande pour la manche et les garnitures.

Les médaillons se font en application de tulle; il faut tailler les ronds en tulle et les bâtir sur l'étoffe. Lorsque le feston est terminé, vous coupez à l'envers le nansouk qui se trouve sous le tulle, puis vous exécutez les œillets en feston indiqués sur le dessin.

- 5, C. L., plumetis.
- 6, *Lucie*, plumetis.
- 7, D. L. enlacés, pour linge de table, plumetis.
- 8, V. G. enlacés, pour linge de table, plumetis.
- 9, M. M., pour drap, plumetis.
- 10, R. A., plumetis, cordonnet et feston, pour linge de table.
- 11, *Honorine*, plumetis et cordonnet.
- 12, E. D., pour drap, plumetis.
- 13 et 14, *Parure*, feston et application de tulle sur mousseline. — Consultez l'explication de la robe de baptême pour les médaillons; le feston du bord et de l'intérieur est garni d'un picot.
- 15, Mouchoir, feston et application de tulle sur batiste, s'exécutant comme la robe de baptême; écusson avec L. D., le mouchoir est garni de picot comme le col n° 13.
- 16, B. L. G., romaine, enlacés, plumetis.
- 17, L. R., pour linge de table, plumetis et cordonnet.
- 18, M. J. enlacés, plumetis.
- 19, T. L., pour drap, plumetis.
- 20, H. D. enlacés, plumetis.
- 21, B. D. enlacés, plumetis.
- 22, Écusson avec *Ketty*, plumetis et cordonnet.
- 23, L. T., avec boutons de roses, plumetis et cordonnet.
- 24, J. L. enlacés, plumetis.
- 25, Écusson avec L. M. enlacés, plumetis.
- 26, F. L. enlacés, plumetis.

- 27, *Clémence*, plumetis.
- 28, M. C. enlacés, plumetis.
- 29 et 30, BONNET d'enfant, feston et application de tulle sur mousseline. Consultez l'explication de la robe de baptême 1 à 4.
- 31, Écusson avec J. M. enlacés, plumetis et feston.

COTÉ DES PATRONS

- 1 à 4, VESTE.
- 5 et 6, GILET.
- 7 et 8, PANTALON bouffant.

Voyez la gravure de Novembre. Tout le costume se fait en drap bleu ou marron; la veste est ornée d'un galon posé à plat, comme l'indique le patron, ou de passementerie à grelots. — Le bas du pantalon est froncé sur un poignet un peu large, dans lequel on passe un caoutchouc.

9 à 12, GUÊTRE en drap couleur cuir. Il faut coudre un caoutchouc dans le haut de la guêtre.

13 et 14, *PARURE* mignardise. Voyez l'explication de ce travail en Juillet (1 et 2, bonnet d'enfant).

15, VOILE de fauteuil en tulle filet, brodé en lacet de deux grosseurs; le bord est festonné avec du gros coton; le dessin ne fait que la moitié du voile de fauteuil, il sera facile de le reproduire en entier.

16 à 18, *BRUYÈRE*.

Cette fleur étant très-délicate, ne se fait qu'en étoffe; on trouve les fournitures chez madame Beausier, 43, rue Richelieu.

Vous posez le pétale n° 16 sur un coussin, et vous en creusez les dents avec une petite boule en fer que vous avez chauffée légèrement; vous collez ce pétale et vous formez un cornet en renversant les petites dents; les boutons se font en tournant les petites dents en sens inverse.

Vous attachez un pistil sur un petit laitou fin de 3 ou 4 centimètres, avec de la soie verte, puis vous l'enfilez dans le cornet en le fixant avec un peu de soie. Vous prenez une bande de verdure n° 17 que vous coupez un peu pour faire des branches de feuilles de grandeurs inégales, vous la tournez autour du lai-

ton. En tournant cette bande, elle se détache par petits filets et forme la verdure de la bruyère.

Lorsque vos fleurs sont préparées, vous prenez de la verdure comme celle du n° 17; vous en tournez un petit morceau sur un fil de fer fin garni de coton, recouvert de papier *bois clair*. Vous mettez plusieurs boutons ensemble, vous tournez en papier *bois* une tige plus forte que vous ajoutez à la première; puis vous placez trois boutons à 2 ou 3 centimètres plus bas que les autres, vous attachez plusieurs fleurs ensemble auprès du calice, vous tournez de la verdure courtée autour de ces fleurs réunies. Vous mettez ensuite de petites branches autour de la tige principale; puis plus bas quatre ou cinq brins de bruyère que vous faites avec de la verdure tournée autour d'un fil de fer fin.

Quand les branches sont toutes préparées, vous les réunissez en ajoutant beaucoup de branches de verdure, faites avec les bandes découpées sur le patron n° 17.

19, *Traicor* pour jupon.
Prenez quatre aiguilles et montez autant de mailles que vous pourrez; il faut faire le jupon par lés, les aiguilles n'étant pas assez longues pour le faire en entier. Faites, en commençant chaque rang, 2 mailles ensemble — 1 passe double — 1 surjet simple. En ayant soin de faire ces mailles bien également et à tous les rangs, on pourra couper au milieu du jour formé par la passe double et avoir une lisière de chaque côté.

Faites 20 rangs unis en mailles simples qui vous serviront pour l'envers de votre ourlet; au 21^e rang faites 1 passe — 2 mailles ensemble tout autour. Le 22^e rang est uni. Répétez 8 fois ces deux rangs.

- 37^e RANG. — Mailles simples à l'endroit.
- 38^e RANG. — Mailles à l'envers.
- 39^e RANG. — Comme le 38^e.
- 40^e RANG. — Comme le 38^e.
- 41^e RANG. — Comme le 21^e.
- 42^e, 43^e et 44^e RANGS. — Mailles à l'envers.

Nous ne donnerons l'explication que d'un dessin; il faudra donc continuer tous les rangs en retournant au commencement de l'explication de chaque rang.

45^e RANG. — + 3 mailles simples — 1 passe — 3 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

46^e RANG. — + 3 mailles simples — 2 mailles ensemble — 1 passe — 1 maille simple — 1 surjet — 3 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

47^e RANG. — + 11 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

48^e RANG. — + 2 mailles simples — 2 mailles ensemble — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — laissez le fil devant l'aiguille — 1 surjet — 2 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

49^e RANG. — + 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 4 mailles à l'envers — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

50^e RANG. — + 1 maille simple — 2 mailles ensemble — 1 passe — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 passe — 1 surjet — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

51^e RANG. — + 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

52^e RANG. — + 2 mailles ensemble — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — laissez le fil devant l'aiguille — 1 surjet — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

53^e RANG. — + 2 mailles simples — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 2 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

54^e RANG. — + 1 maille simple — 1 passe — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 3 mailles ensemble à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 passe — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

55^e RANG. — + 1 maille simple — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

56^e RANG. — + 1 maille simple — 1 passe à l'envers — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 surjet double — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — laissez le fil devant l'aiguille — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

57^e RANG. — Comme le 53^e.

Répétez 10 fois les 54^e, 55^e, 56 et 57^e rangs.

94^e RANG. — + 1 maille simple — 1 passe — 1 surjet — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 1 maille simple — 2 mailles ensemble — 1 passe — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

95^e RANG. — + 4 mailles simples — 4 mailles à l'envers — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

96^e RANG. — + 2 mailles simples — 1 passe — 1 surjet — 4 mailles à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 2 mailles ensemble — 1 passe — 2 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

97^e RANG. — + 4 mailles simples — 4 mailles à l'envers — 1 maille simple — 1 maille à l'envers — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

98^e RANG. — + 3 mailles simples — 1 passe — 1 surjet — 1 maille simple — 2 mailles ensemble — 1 passe — 3 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

99^e RANG. — + 11 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

100^e RANG. — + 4 mailles simples — 1 passe — 1 surjet double — 1 passe — 4 mailles simples — 1 maille à l'envers — retournez au signe +.

101^e, 102^e et 103^e RANGS. — A l'envers.

104^e RANG. — + 1 passe — 2 mailles ensemble — retournez au signe +.

105^e, 106 et 107^e RANGS. — A l'envers.

108^e et 109^e RANGS. — Mailles simples.

110^e RANG. — + 2 mailles simples — 8 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — retournez au signe +.

- 111° RANG. — Comme le 110°.
 - 112° RANG. — + 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 8 mailles simples — 2 mailles à l'envers — retournez au signe +.
 - 113° RANG. — Comme le 112°.
 - 114° RANG. — + 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 8 mailles à l'envers — retournez au signe +.
 - 115° RANG. — Comme le 114°.
 - 116° RANG. — + 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 6 mailles simples — retournez au signe +.
 - 117° RANG. — Comme le 116°.
 - 118° RANG. — + 4 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 4 mailles à l'envers — retournez au signe +.
 - 119° RANG. — Comme le 118°.
 - 120° RANG. — + 6 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — retournez au signe +.
 - 121° RANG. — Comme le 120°.
 - 122° RANG. — + 8 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — retournez au signe +.
 - 123° RANG. — Comme le 122°.
 - 124° RANG. — + 2 mailles à l'envers — 8 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — retournez au signe +.
 - 125° RANG. — Comme le 124°.
 - 126° RANG. — + 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 8 mailles à l'envers — 2 mailles simples — retournez au signe +.
 - 127° RANG. — Comme le 126°.
 - 128° RANG. — + 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 8 mailles simples — retournez au signe +.
 - 129° RANG. — Comme le 128°.
 - 130° RANG. — + 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 6 mailles à l'envers — retournez au signe +.
 - 131° RANG. — Comme le 130°.
 - 132° RANG. — + 4 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 4 mailles simples — retournez au signe +.
 - 133° RANG. — Comme le 132°.
 - 134° RANG. — + 6 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — retournez au signe +.
 - 135° RANG. — Comme le 134°.
 - 136° RANG. — + 8 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles simples — 2 mailles à l'envers — 2 mailles à l'envers — retournez au signe +.
 - 137° RANG. — Comme le 136°.
- Recommencez au 110° rang.
- 20 à 23, VIDE-POCHE étagère en canevas de chine monté sur bambou.
- Prenez une bande de canevas de Chine de 31 centimètres pour le bas et une bande de 36 centimètres pour la partie supérieure; brodez au passé en soie d'Alger sur ces deux bandes le semé dont le dessin est donné au numéro 23. Puis vous brodez sur un carré de canevas de Chine les deux étoiles du numéro 22, la grande au milieu et une petite à chaque angle, et vous placez une grosse perle blanche au milieu de chacune des étoiles.
- Vous taillez un carton sur le patron numéro 21,

pour faire le fond du vide-poche, puis un autre carton de 9 centimètres sur 48 pour le fond de la partie supérieure, faites une doublure en soie piquée pour l'intérieur, et passez vos bandes dans les bambous, comme l'indique le croquis.

PLANCHE BLEUE

PREMIER CÔTÉ.

Nappe d'autel en crochet ou filet brodé.

DEUXIÈME CÔTÉ.

TAPISSERIE PAR SIGNÉS

Bande sur fond cuir de deux nuances.

CHALET

Nous complétons aujourd'hui notre petite construction; vous recevrez avec ce numéro une planche explicative de toutes les parties du chalet, avec des lettres de raccord que nous avons dû placer sur cette planche, ne pouvant les mettre sur les cartons que nous vous envoyons; en suivant avec un peu d'attention les explications, vous verrez qu'il vous sera très-facile de monter ce petit objet qui ornara fort bien votre étagère, et qui contient deux boîtes; il sera utile, pour que la partie supérieure reste bien au milieu, de coller des petits morceaux de carton en dessous; sans cette précaution, elle se dérangerait continuellement.

Vous trouverez plus de persiennes et de supports qu'il ne vous sera nécessaire, car nous avons pensé, sans toutefois douter de votre talent, qu'il pourrait vous arriver un malheur, et que faute d'un petit morceau de carton de couleur, vous vous trouveriez arrêtées dans votre travail.

INSTRUCTION POUR LE MONTAGE DU CHALET.

- Il faut avoir soin de marquer légèrement avec le canif toutes les parties que l'on doit replier.
- A. Partie réservée qu'il faut plier et coller à l'intérieur de B pour le devant du chalet, ainsi que pour le derrière, afin de former un carré.
- C. Partie que l'on doit plier à l'intérieur du chalet et coller sur un carré de carton d'une grandeur de 158 millimètres sur 215 millimètres.
- D. Partie réservée pour coller à l'intérieur de E et former un carré comme A et B.
- F. Partie que l'on doit plier à l'intérieur du chalet et coller sur un carré de carton de 158 millimètres sur 215 millimètres.
- G. Cheminée qu'il faut coller au centre du toit.
- H. Partie à coller à I.
- J. Partie que l'on doit découper, plier et coller sur le toit.
- K. Partie que l'on doit couper par le milieu, découper les petits ornements et coller sur le devant et le derrière du toit.
- L. Devant et derrière du balcon qui doivent être collés à M.

- M. Côtés du balcon, et une fois sec, collez ce balcon à la tranche du carton servant de plancher au compartiment supérieur, en mettant de la colle tout autour, à l'envers de la bordure N.
- O. Partie à découper et à coller à P, et une fois sèche, collez autour de l'équerre Q, qui devra être placé aux angles, à la hauteur de X, sur le devant du chalet seulement.
- R. Marches de l'escalier.
- S. Contre-marches de l'escalier. La contre-marche qui est un peu plus étroite que les autres, se place en bas de l'escalier.
- T. Supports de marches et contre-marches des escaliers. Il faut commencer par coller les supports sur les lignes X X, puis les autres supports aux pointes des balcons O. Quand ces supports seront bien placés et bien secs, on posera les contre-marches, puis les marches. Si vous êtes forcée de placer le support de l'escalier de côté laissé blanc, il faudrait le peindre.
- U. Persiennes qu'il faut couper deux par deux; plier pour qu'elles tiennent dans l'espace X X X, et les coller seulement par les côtés.
- V. Rampe de l'escalier, que vous collez d'abord au balcon, puis à un support Y que vous placez au bas de l'escalier.
- W. Paillasons pour coller devant chaque porte.
- X. Petits supports; il faut les couper par quatre parties, et les plier, afin de former des carrés; ils doivent supporter les angles des galeries O comme l'indique le croquis.
- Y. Petits supports qu'il faut couper et coller ensemble X, pour placer aux angles des balcons L.M.O.P.
- Z. Toit.
- ∴ Petits supports à placer aux endroits indiqués.

GRAVURES DE MODES.

PREMIÈRE GRAVURE.

Première toilette. — Robe de taffetas garnie dans le bas d'une ruche plissée et d'une dentelle. — Corsage à pointe devant et derrière. — Capote de satin blanc, bavolet en velours, dessous violettes et dentelle.

Toilette de petite fille. — Robe en cachemire garnie dans le bas d'une bande écossaise. — Châle écossais.

Toilette de jeune fille. — Robe de popeline garnie d'une ruche disposée en grecque avec boutons sur chaque lé. — Corsage postillon avec pointe devant garnie de même que la robe.

DEUXIÈME GRAVURE.

Modes d'enfant.

Et maintenant, mes amies, il faut nous dire adieu. A Dieu! le beau mot quand on considère la pensée qu'il exprime, mais le triste mot, quand on le prononce sans espérance de se revoir! Nous n'en sommes pas là, Dieu merci! Depuis bien longtemps vous nous êtes fidèles, vous le serez encore cette année, n'est-ce pas?

Êtes-vous contentes de nous? Ne trouvez-vous pas que nous nous sommes surpassées pour vous envoyer de charmants travaux rendus sans doute plus charmants encore par la manière dont vous les aurez exécutés! Avez-vous favorablement accueilli notre joli chalet, dont nous envoyons aujourd'hui les ornements avec la planche destinée à en faciliter l'exécu-

tion; ce sera une agréable récréation pendant laquelle vous penserez un peu aux amies dont le plus vif désir est de vous procurer des distractions faciles, et qui en sont récompensées par les témoignages de sympathie qu'elles reçoivent tous les jours.

Ne trouvez-vous pas heureuse aussi notre idée de vous adresser des dessins de broderie imprimés sur étoffe? Je pourrais vous citer encore certaine pantoufle mauve d'une délicate simplicité et certaine petite robe rouge,ivoire et or sur fond havane qui sont de vrais petits chefs-d'œuvre d'originalité et de bon goût. Et notre jardinière? Et nos aquarelles? Et tant d'autres surprises que chacun de nos numéros vous apportait?

De notre côté, nous avons bien de la reconnaissance à vous exprimer pour la façon enthousiaste avec laquelle vous avez accueilli le *Journal des Petites filles*.

Nos remerciements s'adressent presque à chacune de vous en particulier, car pour la plupart, vous avez voulu devenir patronnes de notre œuvre, et avec quel empressement, avec quelles lignes charmantes! Il n'était pas possible de mieux comprendre le but utile que nous poursuivions en créant la *Poupée Modèle*, ni d'exprimer plus délicatement votre sympathie pour votre vieil ami le *Journal des Demoiselles*, comme vous l'appellez si gracieusement.

Oh! ne soyez pas modestes! Ne dites pas que c'est autant dans l'intérêt de vos petites sœurs qui ont tout à gagner aux conseils et aux renseignements de notre vieille poupée que dans l'intention de nous faire plaisir. Laissez-nous être heureuses de rencontrer tant d'écho et de gratitude dans vos cœurs...

Notre nouveau journal est appelé, grâce à vous, à un grand succès: de jeunes mamans, d'aimables tantes, des grands-mères prévoyantes, voire même des oncles et des cousins se sont engoués de cette innovation au point qu'ils y ont abonné des petites filles au berceau, afin de pouvoir leur offrir la collection entière quand elles seront en âge de la comprendre.

N'est-ce pas encourageant et charmant, dites-moi? Aussi succès oblige... reconnaissance aussi: Voilà un double motif pour que nous gâtions le plus possible nos petites abonnées.

Pour commencer, nous allons envoyer à ces chères petites un théâtre dont les décors aussi soignés que les plus jolies aquarelles que nous ayons données jusqu'ici, seront dignes de l'Opéra. Ce théâtre sera plus complet et plus joli que tous ceux que l'on achète si cher chez les marchands de jouets.

C'est une idée de nous, aussi en sommes-nous toute fière, c'est pour cela qu'il faut excuser le léger grain de vanité qui a dicté cette phrase. Vous le pardonnerez mieux encore, j'en suis sûre, lorsque vous jouerez du spectacle de nos merveilles et de la joie de vos petites sœurs.

Et, à ce propos, nous devons encore vous faire remarquer que notre *Poupée Modèle*, a un véritable mérite d'actualité en ce moment d'éternelles, souvent si difficiles à choisir. Quel plus charmant cadeau, en effet, que celui de ce petit journal qui viendra ainsi, chaque mois, ranimer votre souvenir sous la forme du jouet le plus amusant et le plus instructif! — Plaisir toujours varié et renouvelé pour l'heureuse petite fille qui le reçoit, comme pour vous qui lui avez offert!

A présent, mesdemoiselles, adieu pour tout de bon... non, au revoir? à l'année prochaine comme les autres fois, n'est-il pas vrai? Seulement nous aurons désormais trois éditions à vous offrir:

1° La *jaune* qui est spécialement destinée aux jeunes filles et qui coûte par an 10 francs à Paris et 12 pour les départements.

2° La *bleue* qui contient un supplément de texte et de gravures, supplément réclaté par les jeunes femmes, et qui coûte 16 francs pour Paris et 18 pour les départements.

3° La *rose* enfin c'est-à-dire LA *POUPÉE MODÈLE*, qui s'adresse aux petites filles, jusqu'à l'âge où elles comprendront le grand journal, et qui n'est que de 6 fr. pour Paris et 7 fr. 50 c. pour les départements.

Voyez tout le chemin que peut faire une bonne pensée! Quand le *Journal des Demoiselles* fut fondé, tout était à faire alors, car les journaux d'éducation n'existaient pas encore; mais en France, les bonnes idées ne demandent qu'à germer... — Cette modeste publication commencée tout doucement arriva

sans bruit à un nombre imposant d'abonnées. Jeunes filles, ses premières auxiliaires, s'étaient mariées et n'avaient pas voulu abandonner ce journal qui, disaient-elles, leur avait fait tant de bien. Mais comme avec leur nouvelle existence naquirent d'autres obligations et d'autres devoirs, comme il leur fallut sacrifier à la position, tenir convenablement leur place dans la société, aller dans le monde, l'édition *bleue* fut créée.

Aujourd'hui, ces jeunes femmes sont devenues mères de famille; elles se souviennent des renseignements qui les charmèrent jadis, et nous demandent une nouvelle addition pour leurs chères petites filles. Nous leur répondons et nous fondons la *Poupée Modèle*.

Telle est l'histoire de votre journal; elle ne contient pas de bien grands fastes, mais elle est riche en jouissances de cœur, en consolants témoignages de confiance, et surtout en gratitude sincère pour les amies anciennes et nouvelles qui veulent bien contribuer à son succès.

ÉPHÉMÉRIDES

23 DÉCEMBRE 1588. — ASSASSINAT DU DUC DE GUISE.

Henri de Guise, le Balafre, se rendait dans l'appartement de Henri III, qui l'avait mandé, le 23 décembre 1588. Il comptait bien peser de tout le poids de sa popularité et de son génie sur l'esprit faible de ce prince corrompu et détesté. Il espérait lui arracher le désaveu des prétentions de Henri de Béarn, à la succession de France; il croyait peut-être même voir déjà le diadème de Charlemagne sur sa tête, tandis que celle du dernier des Valois serait livrée aux ciseaux d'or de madame de Montpensier. Et pourtant, il eût dû bien connaître la perfide dissimulation du fils de Catherine de Médicis: tout lui dénonçait; sûr des autres comme il l'était de lui-même, il avait répondu: «On n'oserait!» au billet d'avertissement trouvé sous sa serviette en déjeunant. Le mauvais présage d'un saignement de nez ne l'arrêtait pas non plus dans l'antichambre du roi: César aussi n'a-

vait pas reculé aux ides de Mars, en dépit des avis et des avertissements.

Pour passer de l'antichambre au cabinet du roi, il fallait traverser un corridor étroit et sombre; des mignons, des quarante-cinq, y aiguisaient leurs poignards; à peine la porte s'était-elle refermée, que Guise était frappé de dix-neuf blessures, toutes mortelles. Tandis que Henri félicitait ses gentilshommes de leur ouvrage et poussait du pied le grand corps de son ennemi, terrible encore pour lui, le cardinal de Lorraine était jeté dans les oubliettes du château, où les soldats allaient l'achever à coups de hallebarde. C'était au château de Blois, à neuf heures du matin, l'avant-veille de Noël, que le frère de Charles IX autorisait ainsi par un assassinat les prochaines représailles de la Ligue.



Mosaïque

EMBLÈMES ET SYMBOLES RELIGIEUX.

- Anes.* — Accompagne quelquefois saint Antoine de Padoue, sainte Austreberte et saint Philibert.
- Arbre.* — De la science, placé entre Adam et Eve. — De Jessé, dont le tronc sort de la poitrine d'Adam. — Le bon *arbre*, couvert de fruits et de lampes; le mauvais *arbre* desséché (cathédrale d'Amiens). *Arbre* renversé accompagne saint Boniface, martyr. — Homme pendu à un *arbre*. Absalon, Judas. Martyrs suspendus à des *arbres*.
- Arche de Noé.* — Symbole de l'Eglise. — D'alliance, figure de l'Eucharistie. — Symbole de la sainte Vierge.
- Bélier.* — Sacrifice d'Abraham.
- Berceau.* — Attribut de Moïse, de la sybille de Cumes, parce qu'elle a prédit la naissance du Sauveur.
- Blé.* — Symbole de l'Eucharistie. — Attribut de sainte Fare.
- Bourdon.* — Attribut de saint Jacques, de saint Roch, de sainte Catherine de Suède.
- Cerf.* — Attribut de saint Hubert.

—

Roses en qui je vois paraître
 Un éclat si vif et si doux,
 Vous mourrez bientôt, mais peut-être,
 Dois-je mourir plutôt que vous !
 La mort, que mon âme redoute,
 Peut m'arriver incessamment;
 Vous mourrez en un jour sans doute,
 Et moi peut-être en un moment.

LACHASSAIGNE.

—

Ma seule force contre l'horreur naturelle qu'inspire
 la mort, c'est d'aimer au delà.

M^{me} SWETCHINE.

—

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et per-
 sonne de son jugement.

LA ROCHEFOUCAULD.

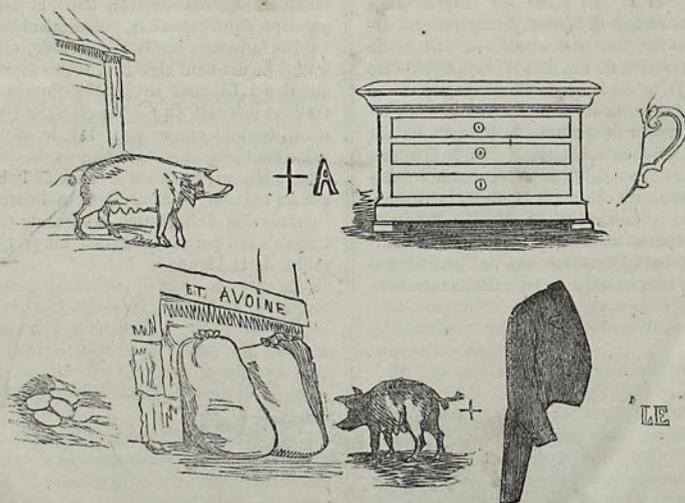
—•••••

Mot de la Charade de Novembre: PORTEFEUILLE.

—•••••

EXPLICATION DU RÉBUS DE NOVEMBRE : A père avare, fils prodigue.

RÉBUS



Facile. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 65.